OBSERVATIONS

RAISONNÉES

Sur quelques faits rares de Médecine-Pratique, précédées d'un Apperçu topographique,

Par JEAN-BAPTISTE PUZIN,

(De Vienne, département de l'Isère);

Docteur en Médecine,

Ancien Chirurgien interne de l'Hospice civil et militaire de Grenoble, et des Ambulances de l'armée des Alpes; Élève salarié et Chef de clinique de l'École de Santé de Montpellier; Membre de la Société de Médecine-Pratique de Paris; de la Société de Médecine de Grenoble et du Collége électoral de l'arrondissement de Vienne.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia. BAGLIVI.

Je me hasarderois à traiter à fond quelque matière, si je me connoissois moins, et me trompois en mon impuissance. MONTAGNE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1809.

A

M. JEAN-BAPTISTE FLEURY,

Président du Collége électoral de l'arrondissement de Vienne, Membre du Corps-Législatif, et Juge-de-Paix du canton de Saint-Symphorien-d'Ozon;

ET A

M. VICTOR BALLY,

Médecin en chef des Armées et de la Gendarmerie Impériale, Professeur de Médecine, et Membre de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères;

Comme un témoignage d'estime, de reconnoissance et d'amitié.

J. B. PUZIN.

OBSERVATIONS

Sur quelques faits rares de Médecine-Pratique, précédées d'un Apperçu topographique, et de Considérations sur le mode d'action et les effets des Effluves marécageux, auxquelles on a joint des Recherches sur l'essence et le traitement de la Fièvre puerpuérale, du Cancer, des Névralgies et du Tétanos.

La Médecine est née de l'observation ; c'est en recueillant les faits que la pratique avoit offerts à ses devanciers, à ses contemporains, en les joignant à ceux que lui fournissoit sa propre expérience, que, quatre siècles avant notre ère, le divin *Hippocrate* jeta les fondemens de la science médicale ; s'il puisa dans l'observation des matériaux pour bâtir cet édifice, monument immortel de son génie, c'est aussi dans l'observation que les grands hommes qui lui ont succédé ont trouvé ceux nécessaires pour le restaurer et l'affermir ; c'est par elle que, soulevant le voile épais dont la nature couvre ses opérations, ils se sont rendus habiles dans le prognostic, qu'ils ont pu juger, par le passé et le présent, des événemens futurs, les annoncer, les prédire, et partageant ainsi avec les dieux la prérogative de lire dans l'avenir, qu'ils ont partagé aussi avec eux les hommages de l'antiquité. C'est en vain que des hommes doués d'une imagination féconde ont voulu s'écarter des routes que le vieillard de Cos avoit tracées ; leurs égaremens n'ont servi

qu'à prouver que l'observation étoit le fil d'Arianne, qui dans le dédale obscur de la science devoit toujours servir de guide aux médecins judicieux.

Les faits bien vus sont des vérités éternelles ; quelque nombreux que soient ceux que l'on a recueillis, gardons-nous de croire qu'ils suffisent, et que le vaste champ de l'observation soit désormais inutile à cultiver. Peut-être une foule de maladies réputées incurables n'attendent, pour augmenter par leur guérison les trophées de la thérapeutique, que le coup-d'œil exercé d'un praticien habile. Il seroit à désirer que chaque médecin rapportât avec soin toutes les maladies rares qu'il seroit à portée de traiter, qu'il en décrivît les symptômes et les diverses terminaisons par la santé, par une autre maladie ou par la mort; que dans ce dernier cas il joignît à ces détails les résultats de l'autopsie cadavérique. L'habitude de se rendre compte à lui-même, avant de le communiquer à d'autres, contribueroit sous plusieurs rapports à l'avantage de la science et au soulagement de l'humanité. Ces considérations me déterminèrent à m'imposer, quand je débutai dans la pratique, l'obligation d'écrire tous les faits importans qu'elle pourroit me fournir : je l'ai remplie autant qu'il m'a été possible.

Il ne suffit pas de décrire une maladie, il faut encore indiquer ses rapports avec le climat : l'homme n'est point le même vers les pôles que sous l'équateur, dans les montagnes que dans les plaines ; s'il trouve dans les différens climats des végétaux, des animaux particuliers, il y trouve aussi une manière d'exister et des maladies particulières. Un médecin, qui dans un recueil d'observations néglige de parler de cette influence, peut être comparé à un botaniste qui, en décrivant des plantes, oublie de parler du sol sur lequel elles croissent. Je commencerai donc par une notice sur la topographie du pays qui m'a fourni les observations que je vais communiquer.

APPERÇU TOPOGRAPHIQUE.

Saint-Symphorien d'Ozon, dans le département de l'Izère, est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vienne, situé à deux lieues au nord de cette ville, à trois lieues au sud de Lyon, dans une vallée étroite et profonde, dirigée du levant au couchant, et arrosée par la petite rivière d'Ozon qui, coulant dans ce sens, se jete à une lieue du village, dans la rive gauche du Rhône.

Au nord, se trouve la montagne du Pilon, formée de galets, de sable, de terre calcaire, et d'argile, disposés par bancs, dont les supérieurs sont recouverts de terre végétale : son élévation est d'environ cinquante toises au-dessus du niveau de l'Ozon, sa pente très-rapide.

A l'ouest, la vallée est fermée par le côteau de Solaize, qui laisse deux intervalles étroits, l'un à l'endroit de sa jonction au Pilon, par lequel circule le vent du nord, l'autre un peu plus au sud, qui laisse écouler les eaux, mais qui, en raison de ses contours, oppose une barrière aux vents d'ouest. Ce côteau est formé par des massifs de petits cailloux siliceux, unis par un ciment calcaire; la croûte est une terre végétale à base d'argile et de sable; au couchant, il regarde le Rhône, dont les eaux rapides flottoient autrefois à ses pieds, tandis qu'elles en sont distantes aujourd'hui d'une demi-lieue; il se termine au sud par un pic qu'on nomme le Théâtre de Mercure; ce pic, dont la crête a cent toises au-dessus du niveau du Rhône, formoit la partie avancée d'un camp retranché des Romains; à une petite distance on trouve une de leurs colonnes miliaires,

en granit, placée sous le règne de Germanicus. *Au midi*, est la montagne de la Vautière, moins élevée et moins rapide que celle du Pilon, dont elle est si rapprochée que leurs bases semblent se confondre. Elle se continue à l'est avec le côteau de Chatanay; à l'ouest, avec celui de Communay; derrière, au sud, sont les prairies marécageuses de Simandre. Cette montagne est formée par une roche calcaire très-dure, recouverte de cailloux roulés, de bancs de sable et d'une argile rougeâtre. *Au levant*, se trouve, du côté du Pilon, le rocher de l'Aumône, formé par une pierre micacée, mêlée de grenats et de filons de quartz; du côté de la Vautière, un monticule de sable et d'argile, sur lequel étoit bâti l'ancien palais et château fort des ducs de Savoie; la vallée s'évase ensuite, et s'ouvre à l'est sur une vaste prairie communale qu'on nomme le Marais, mais qui, depuis les travaux opérés il y a vingt-cinq ans, par *MM. Delaporte* et *de Mions*, ne mérite ce nom qu'à une lieue du bourg, par la négligence qu'on met à en purger les fossés, et par sa jonction aux marais de Marennes et de Simandre.

Le sol est humide, et sujet à des inondations d'autant plus fréquentes, que toutes les eaux des prairies que j'ai nommées, et toutes celles que les pluies versent sur la vaste plaine de Mions, se jettent dans l'Ozon, et doivent s'écouler par l'espèce d'entonnoir que forme la vallée. L'eau séjourne dans les quartiers bas, comme ceux de la Halle et de Novée, et devient une source de maladies que l'on tariroit aisément, en élargissant le lit de la rivière et en pratiquant quelques chaussées pour s'opposer à ses débordemens.

L'*air* est difficilement renouvellé par les vents du nord et du sud, à cause des deux montagnes; il l'est très-rarement par ceux de l'est, qui sont peu fréquens, aussi est-il constamment humide et brumeux. Une circonstance qui, jointe à celles que je viens d'exposer, altère encore la pureté de l'air,

est la quantité prodigieuse de fumier amoncelée auprès de chaque maison ; on en conserve en tout temps pour se garantir des crues subites de la rivière, et l'administration est forcée de tolérer un abus aussi dangereux pour la santé.

L'*eau* de l'Ozon, le plus souvent trouble, ou très-vive et crue, n'est point employée pour la boisson. Il existe plusieurs sources excellentes : indépendamment de celle qui de Chatanay se rendoit au château, il en est une à l'entrée du village, du côté du midi, au bas de la montée de la Vautière, qui pourroit à très-peu de frais fournir à tous les quartiers; mais elle est négligée, et comme il suffit de creuser à quatre ou cinq pieds de profondeur dans sa maison pour avoir de la mauvaise eau, la plupart des habitans se soucient peu de se déplacer ou de faire des frais pour s'en procurer de la meilleure. En creusant un puits dans le rocher, au bas du revers nord de la Vautière, on a trouvé, il y a quelques années, une source d'eau ferrugineuse qui trouble par son mélange avec l'eau de puits, et qui se colore fortement en noir par l'action de la noix de galle ; sa température, comme celle de la cave dans laquelle est creusé le puits qui la fournit, est de dix à douze degrés du thermomètre de Réaumur. Je me propose d'en faire une analyse exacte, et de m'assurer par-là si on pourroit en tenter l'emploi médicinal.

La *population* est de seize cents ames ; elle étoit plus considérable avant la chûte de deux manufactures d'indiennes. Les rues sont étroites, la principale est dirigée du nord au midi, de l'une à l'autre montagne.

On voit, par ce court exposé, que Saint-Symphorien, placé dans un bas-fond, est humide, et entouré d'une atsmosphère marécageuse, dont il est garanti par ses montagnes et la direction des vents dominans. Cette humidité constante dans un climat chaud, dont l'air est rarement agité, devient la

source d'une foule de maladies. Cependant il est peu de pays où le nombre proportionnel des vieillards soit plus considérable, soit que l'habitude familiarise nos organes avec l'action de l'air, de l'eau et des lieux, soit que sous un ciel tranquille et doux leur vie particulière, dont se compose la vie générale, s'use plus lentement. D'ailleurs, l'humidité a aussi ses avantages, elle diminue l'érétisme de la fibre, prévient les inflammations violentes, les phthysies sèches ou nerveuses, si communes dans les pays où l'air sec et vif fait brûler avec plus de rapidité le flambeau de la vie ; elle convient par conséquent à certains tempéramens, à certains hommes dont elle favorise la longévité.

C'est moins par lui-même que par les différens miasmes dont il est le véhicule, que l'air humide devient nuisible à l'économie animale, comme si ces principes fugaces des maladies épidémiques avoient besoin d'être dissous dans l'humidité pour exercer plus sûrement leur action. Quoiqu'il existe des épidémies dépendantes de l'influence d'un air sec et chaud, et que, par exemple, les habitans de Cadix aient attribué la fièvre jaune qui a régné parmi eux à un vent sec et étouffant qui dura pendant quarante jours, il est de fait, et l'on peut s'en convaincre par la lecture de tous les observateurs qui ont écrit l'histoire des pestes et des autres maladies épidémiques, que les ravages de ces fléaux dévastateurs ont été assez constamment en raison directe de l'humidité. Malgré l'obscurité qui règne sur l'essence de ces semences de maladies, malgré l'insuffisance de la chimie pour nous en instruire, nous devons à l'observation médicale des renseignemens précieux sur les rapports qui existent entre la nature de quelques-uns de ces miasmes, et leurs effets sur le corps humain ; elle nous apprend, par exemple, que les exhalaisons des substances animales en putréfaction produisent des fièvres continues; celles des substances végétales, des fièvres intermittentes. La qualité

septique et délétère des effluves marécageux qui, dans un grand nombre de contrées, altèrent la pureté de l'air, a surtout fixé l'attention particulière des médecins ; ils ont vu qu'outre la propriété de produire spécifiquement des fièvres intermittentes, ils avoient encore celle de compliquer les autres maladies d'embarras gastriques ou de symptômes adynamiques très-fâcheux. Mais par quelle voie s'introduisent-ils ? comment agissent-ils sur nos organes ? la solution de cette question est très-importante pour l'hygiène comme pour la thérapeutique.

Action des Effluves marécageux sur la peau.

On a trop généralement attribué à l'action de l'humidité de l'air, et à la répercussion de la transpiration, une foule de maladies qui paroissent dépendre plutôt, ou au moins concurremment, de l'impression faite sur l'organe cutané par les effluves marécageux. On lit dans *Xénophon*, qu'il fit frotter d'huile et de graisse ses soldats lors de leur fameuse retraite, et cela pour les garantir des impressions de l'air humide. Annibal, au rapport de *Tite-Live*, usa de ces onctions dans une circonstance où ses troupes étoient exposées à la même influence. C'est sans doute aux mêmes vues, et à une espèce d'instinct appliqué à combattre l'introduction des miasmes dans le tissu de la peau, que les Hottentots, et plusieurs autres peuplades des contrées humides et brûlantes de l'Afrique, doivent la coutume très-ancienne de s'oindre le corps. Enfin, c'est probablement avec le même but, autant que pour diminuer la trop grande absorption du calorique, que la nature a soin, dans les pays chauds, d'huiler la surface du derme. *D'Azilles*, *Pouppé-Desportes*, et tous ceux qui ont exercé la médecine dans les Antilles, ont observé que dans ces climats les vents de mer, chargés des exhalaisons que donnent sur les plages des

végétaux et des animaux en putréfaction, occasionnoient le tétanos, la crampe, le trismus et des fièvres de mauvais caractère, à ceux qui s'exposent nus à leur action. *Kempfer*, *Town-Hyllari* et *James-Hendi* ont décrit une maladie du système lymphatique et des glandes, commune à l'île de Ceylan, à Mura dans le Japon, à Agengo sur la côte du Malabar, mais surtout à l'île Barbade, et qui paroît évidemment produite par l'impression que fait sur la peau un air saturé d'exhalaisons délétères. On objectera peut-être que la répercussion de la transpiration suffit pour occasionner ces maladies ; mais on se convaincra bientôt que l'action des miasmes n'y est point étrangère, si l'on fait attention que les courans d'air les plus pernicieux sont ceux qui viennent des plages les plus infectées et les plus chaudes. Lord *Macauley* rapporte qu'ayant fait couper une forêt qui abritoit son habitation des brises de la côte méridionale de l'île d'Antigoa, cette habitation devint si insalubre, qu'il fut obligé de l'abandonner. Je rapporte une observation de maladie glandulaire qui m'a paru évidemment produite par l'inhalation cutanée, et qui a été guérie par la même voie. Tout le monde convient que la peau est une éponge qui s'imbibe de l'humidité atmosphérique ; pourquoi seroit-elle insensible aux miasmes que cette humidité peut contenir ? On peut déduire de cette considération la nécessité de se vêtir convenablement lorsqu'on s'expose à l'air des marais.

Action des effluves marécageux sur l'estomac.

L'*estomac* est, de tous les viscères, celui qui éprouve le plus évidemment et le plus souvent les funestes influences des gaz marécageux ; aussi ses maladies organiques sont-elles très-communes dans les environs de Saint-Symphorien, et dans tous les pays dont l'air humide et chaud est vicié par des substances

végétales en décomposition. Il paroît que cet air altère d'abord la vitalité, puis consécutivement la substance de l'estomac. J'ai observé, avec toute l'attention dont je suis capable, la marche des symptômes, depuis la dispepsie, le ptyalisme, le soda ou l'hématémèse, qui annoncent le commencement de la maladie, jusqu'à la tumeur, à l'épigastre, aux vomissemens plus ou moins fréquens de matières alimentaires, aigres, ou noires et fuligineuses, qui en indiquent la fin; et je me suis convaincu que la désorganisation de ce pivot de la machine humaine étoit l'effet de l'extinction lente et progressive de ses propriétés vitales, plutôt que des alimens âcres épicés et des liqueurs alkooliques. En effet *les squirres* de l'estomac sont assez rares à Vienne, où l'on boit beaucoup de vin de Côte-Rôtie. Néanmoins l'abus du vin et de l'eau-de-vie peut devenir nuisible dans les pays marécageux, 1°. en concentrant trop puissamment les forces sur ce viscère, et produisant ainsi la foiblesse indirecte des brouniens ; 2°. en favorisant l'inhalation pulmonaire et cutanée des effluves ; 3°. en disposant à l'adynamie par le *pzolapsus virium* qui a lieu dans les intervalles inévitables que laissent les excès de boissons. J'aurois pu rapporter plusieurs observations sur les maladies organiques de l'estomac ; mais dans le petit nombre de cas où, appelé de bonne heure, j'ai obtenu des succès dans une affection qui en offre si rarement, le diagnostic m'a paru si obscur que je les ai passés sous silence ; je me suis restreint à citer deux faits qui prouvent combien il est facile de confondre, avec un squirre, des maladies d'un autre genre, comme affections spasmodiques de l'estomac, hernies de ce viscère, amas de vers, etc.; quoiqu'il soit très-difficile, dans la pratique civile, d'éclairer ses recherches par l'autopsie cadavérique, il m'a paru, dans plusieurs cas d'ouvertures de personnes mortes de squirres au corps ou aux orifices du ventricule, que la muqueuse gastrique étoit la première affectée, le tissu cellulaire, la tunique musculeuse, et la péritonéale secondairement, et enfin le tissu

nerveux, quand la dégénérescence cancéreuse se mêle de la partie.

Le phénomène le plus extraordinaire de l'action du gaz marécageux sur l'estomac est le développement de ce mode nerveux *sui generis*, que *Grimaud* et l'école de Montpellier ont nommé *génie intermittent*. Une cause particulière, une marche propre, un traitement spécifique, voilà ce qui le caractérise ; on pourroit ajouter encore un siége déterminé ; en effet, les miasmes des marais ne le développent qu'autant qu'ils exercent leur action sur l'estomac et sur les organes digestifs. L'intermittence semble inséparable de toutes les affections maladives des premières-voies ; le pouls est intermittent dans les fièvres méningo-gastriques, ou adeno-méningées, dans les dyssenteries, la passion illiaque, à moins qu'une complication prédominante n'imprime aux symptômes un caractère de continuité étranger à leur essence.

Cette lésion du système nerveux des organes digestifs produite par l'action du gaz marécageux, est rarement restreinte à son élément primitif, elle peut s'associer à toutes les fièvres essentielles et compliquer toutes les autres maladies. La fièvre augioténique elle-même n'est point exempte de cette complication. Le docteur *Bally* a vu en Espagne une épidémie de fièvres intermittentes décidément inflammatoires, qui résistoient au quinquina et cédoient à la saignée et aux boissons délayantes ; dans la Nosographie de M. le professeur *Pinel*, on trouve un exemple de cette complication. *Huxham*, *Selle* et plusieurs praticiens distingués l'ont admise. Dans la thérapeutique des fièvres intermittentes, on doit chercher à détruire d'abord les complications ; c'est ainsi qu'on emploie l'émétique, ou les purgatifs avant de donner les amers et le quinquina. Mais quand l'état nerveux prédomine, il doit fixer de suite toute l'attention ; un remède qui n'attaque pas cette

prédominance l'exaspère, et lui communique un caractère insidieux ou ataxique.

Les convulsions de l'enfance si fréquentes à Saint-Symphorien, et si souvent meurtrières, quand la promptitude des secours ne répond pas à la rapidité et à l'intensité de leur développement, paroissent dépendantes de l'action du gaz marécageux sur les organes digestifs. Malgré le préjugé qui porte à regarder l'opium comme dangereux à l'enfance, je puis assurer avec vérité que le laudanum de *Sydenham* m'a constamment réussi, et que je n'ai jamais vu que son emploi dans le paroxisme ait eu le moindre inconvénient, quoique je l'aie donné quelquefois à haute dose, d'après le précepte de *Sthol*, qui dit que c'est à tort que la plupart des médecins redoutent l'emploi de l'opium dans l'enfance.

C'est à l'action de ces effluves sur les premières voies que doivent être attribuées le plus ordinairement *ces hémorragies périodiques* que l'intermittence du pouls et les autres signes du génie intermittent assimilent pour le traitement aux fièvres d'accès. L'âge, le sexe, le tempérament, la saison, et plusieurs causes accidentelles déterminent l'appareil de fluxion hémorragique à se porter sur tel ou tel organe; mais le traitement n'en est pas moins identique, quel que soit l'organe affecté, parce qu'il est appliqué à combattre la cause et non le symptôme. Les observations suivantes me semblent démontrer la vérité de mon assertion.

Dans le courant de l'an 14, un menuisier de Ternay, nommé *Robin*, âgé de vingt-sept ans, d'un tempérament sec et sanguin, éprouva une hémorragie nazale foudroyante; les artères carotides battoient avec tant de violence, qu'on en distinguoit les mouvemens à une grande distance; la face, les oreilles étoient rouges, les yeux étincelans; le pouls étoit fort et développé, mais intermittent; les urines, rouges, dé-

posoient nn sédiment briqueté, l'invasion de l'épistaxis fut marquée par un rigor, sa cessation par une légère moiteur : elle dura huit heures, laissant le malade pâle et très-foible dans l'apyrexie hémorragique. Elle se renouvela le lendemain avec les mêmes symptômes que ceux que je viens d'énumérer; *une décoction de quinquina jaune acidulée avec l'acide sulfurique* supprima la maladie, qui disparut sans rechûtes, sans accidens, et sans autres remèdes.

Antoine Béry, de Feysin, âgé de trente-six ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, mais délicat et enclin à la mélancolie, issu d'ailleurs de parens phthysiques, éprouva, dans l'automne de 1807, une hémophthysie active très-forte ; le visage étoit coloré, le pouls plein, dur et irrégulier, la tête pesante. La maladie débuta dans la nuit par un frisson, auquel succédèrent de la chaleur, de la sueur, et des urines briquetées ; l'hémorragie pulmonaire cessa avec l'accès, mais le pouls resta dur et plein dans l'apyrexie, ce qui détermina à pratiquer une forte saignée du bras. La fièvre revint la nuit suivante, et avec elle la pneumorragie, qui fut moins abondante, et cessa avec l'accès. Je fis une seconde saignée du bras opposé ; le malade prit *une tisanne de ris avec la racine de symphitum consolida, et un électuaire de quinquina et de conserve de roses*, il eut encore deux accès, mais fort légers; une augmentation dans la dose du fébrifuge prévint sans retour les accès suivans.

A ces deux exemples d'*hémorragies actives* offrant quelque analogie avec la fièvre angioténique par l'intensité des symptômes concomittans, autant que par le flux ou l'effort critique de la nature pour prévenir la congestion que produisoit chaque accès, je vais en ajouter deux autres d'hémorragies également fébriles, mais avec un état de foiblesse et de résolution générale des forces très-marqué.

Guerrier Bourdoire, de Chasse, âgé de soixante-trois ans, d'une complexion délicate épuisée par le travail, fut pris, dans le courant d'août 1808, d'un épistaxis violent; rigor, tintement d'oreilles, douleur de tête, pulsation des temporales, pouls développé mais vide, mol, intermittent, offrant en un mot les caractères de ce que Boërhaave, et après lui M. Beaume dans sa Nosographie, ont appelé pléthore par raréfaction : tels furent les symptômes concomittans de l'hémorragie, qui cessa avec la fièvre, laissant le malade si foible qu'il pouvoit à peine se mouvoir. Elle se renouvela le lendemain pour disparoître par l'effet du fébrifuge astringent employé chez Robin.

Madame *Vincent*, de Saint-Symphorien, âgée de soixante-trois ans, d'un tempérament sec et mélancolique, dans l'automne de 1807, fut atteinte d'un vomissement de sang très-fort, à la suite de quelques affections morales. Le teint étoit couleur de paille, les yeux abattus et bordés d'un cercle noirâtre, la langue jaunâtre, le pouls petit, serré, intermittent, l'épigastre sensible; on sentoit, on voyoit même les pulsations du tronc opistogastrique soulever les parois abdominales, les urines étoient colorées, et déposoient un sédiment briqueté; les selles étoient noires comme de la suie, quelquefois mêlées de sang et très-fétides, les forces physiques et morales dans le plus grand degré d'abattement; l'hémorragie revenoit tous les jours à la même heure, escortée par les symptômes fébriles. *L'application de l'oxicrat très-froid sur la région épigastrique, l'usage d'une décoction de quinquina jaune, de racine de symphitum et de bistorte acidulée avec l'acide citrique, une tisane de riz et de poulet, des lavemens de quinquina*, triomphèrent complètement d'une maladie que l'âge de la malade, la cause et l'intensité des symptômes rendoient très-redoutable.

Je me restreins à ces faits : j'aurois pu en rapporter un plus grand nombre pour prouver que les hémorragies périodiques

sont un mode du génie intermittent, si celles-ci ne me paroissoient suffisantes. Cette manière de les envisager m'a été très-avantageuse dans ma pratique, j'ai vu que c'étoit bien là le cas de dire *sublatâ causâ tollitur effectus.*

Ces observations m'ont suggéré la réflexion suivante, c'est que les hémorragies intermittentes ou périodiques sont toutes actives, mais avec cette différence, que dans les unes il y a excès, et dans les autres défaut de la tonicité générale. Dans les *sur-toniques* l'orgasme général et la pléthore augmentent la fluxion hémorragique, et réclament la saignée, comme moyen révulsif, comme évacuant. Lorsque cette fluxion est établie sur un organe peu important, sur les fosses nazales, par exemple, on laisse couler le sang; la nature alors se débarrasse, et pour qu'elle n'outre pas ses mesures, quand la quantité de sang écoulée paroît suffisante, on attaque directement le type fébrile, et l'on enraye à-la-fois la fièvre et l'hémorragie. Si l'hémorragie avoit lieu par les poumons, il faudroit se hâter de l'arrêter par la saignée et par la prudente association des fébrifuges et des tempérans mucilagineux. Dans les *sous-toniques*, au contraire, la saignée, l'hémorragie naturelle même, ajouteroient à la foiblesse, donneroient plus d'intensité à la cause; il faut donc se presser d'attaquer directement cette cause; la crainte de la congestion et de l'engorgement de l'organe ne sauroit empêcher l'exécution de ce précepte, parce que, quelque peu abondante qu'ait été l'hémorragie, elle aura suffi pour opérer un dégorgement salutaire. Cette distinction peut concilier les opinions de ceux qui ont conseillé la saignée dans les hémorragies actives, avec celles des praticiens qui l'ont proscrite.

Action des effluves marécageux sur les organes pulmonaires.

Quelques médecins ont pensé que c'étoit uniquement par la voie de la respiration que l'air introduisoit dans l'économie animale les gaz des marais et qu'il produisoit la fièvre. Cette introduction est bien évidente, et il paroît hors de doute que la couleur terreuse des habitans des marais est due en grande partie à la désoxigénation du sang, qui se dépouille imparfaitement de son carbone et de son hydrogène, et qui probablement absorbe celui contenu dans l'atmosphère ; mais l'air marécageux agit aussi sur les organes digestifs, comme nous l'avons déjà dit, et c'est là ce qui le rend dangereux aux personnes qui ont l'estomac foible, à celles qui l'ont dans un état de vacuité, à celles enfin qui l'ont dans un état de plénitude trop grande. Son action sur les tégumens a sans doute besoin d'être éclairée par de nouvelles recherches, mais elle n'en est pas moins réelle.

Il paroît que c'est à l'action simultanée du gaz marécageux sur l'estomac et les poumons, que l'on doit attribuer un grand nombre de ces *phlegmasies de la poitrine* qui compliquent si souvent les fièvres intermittentes. Mais une circonstance sur laquelle on n'a pas assez insisté, c'est la distinction des cas où ces phlegmasies sont simplement *concomittantes*, de ceux où, *essentiellement dépendantes* de la fièvre, elles n'en sont qu'un symptôme. Cette ligne de démarcation deviendroit d'autant plus importante à tracer, qu'assez ordinairement on range dans la classe des ataxiques toutes les fièvres intermittentes avec inflammation locale un peu vive, tandis qu'il en est plusieurs où cette inflammation, associée à la fièvre, en est indépendante par sa cause, et nécessite un traitement particulier : le médecin chercheroit en vain, par l'emploi du quin-

quina, à combattre le type fébrile; la phlogose continue ses progrès, et fait périr le malade.

Sur la fin de l'automne de 1807, il se manifesta à Mions, village situé dans une vaste plaine, à deux lieues à l'est de Saint-Symphorien, une épidémie de fièvres intermittentes compliquées de symptômes pleurétiques très-intenses. La maladie débutoit par un point de côté, suivi d'un frisson violent et prolongé, auquel succédoit une chaleur brûlante quelquefois avec délire, le plus souvent sans délire; les accès étoient subintrans, un frisson reprenoit le malade au moment où une sueur visqueuse et partielle commençoit à suinter des tégumens du visage ou de la poitrine; la face étoit décomposée, la douleur thorachique devenoit de plus en plus aiguë; le pouls d'abord dur, plein et développé, s'affaissoit, devenoit petit, irrégulier, intermittent sur la fin du troisième ou du quatrième accès, et le malade périssoit avec une gangrène à la plèvre ou au poumon, malgré le quinquina, le camphre, les vésicatoires, les boissons mucilagineuses, les fomentations émollientes. *Marie Quinon*, âgée de quarante ans, à laquelle on mit des sangsues sur le point de côté, survécut avec un empième de pus qui se fit jour au-dehors, et souleva les muscles lombo-huméral au-dessous de l'angle de l'omoplate, et le sterno-huméral près de la partie inférieure de son bord extérieur; je tirai par deux incisions environ une pinte de pus blanc et de bonne qualité, la malade jouit pendant un mois d'un mieux satisfaisant, et mourut quinze jours après d'une fièvre hectique. Néanmoins, comme la gangrène est la plus prompte et la plus funeste des terminaisons de l'inflammation, et que l'application des sangsues en avoit procuré une moins fâcheuse, on essaya *la saignée* sur un homme de cinquante-cinq ans, grand, maigre et charnu: on la fit à l'invasion; elle diminua la douleur pleurétique et la céphalalgie, le frisson dura plus qu'à

l'ordinaire, mais la chaleur fut moins âcre, la sueur plus générale, et la durée totale de l'accès un peu moins prolongée ; on *appliqua dix sangsues* sur le point de côté, au commencement du second accès, qui fut plus long que le précédent, mais qui se termina par une sueur abondante, et par la cessation de la douleur de poitrine. On auroit pu alors livrer sans inconvénient la fièvre à la nature ; mais on se pressa de la supprimer *par une forte dose de quinquina*, qui prévint le retour du troisième accès. *Une décoction de cette écorce dans du bouillon de poulet, des fomentations émollientes* procurèrent une guérison complette le neuvième jour. Ce succès démontra clairement que la pleurésie étoit un épiphénomène d'une fièvre intermittente ordinaire, et non le symptôme d'une fièvre intermittente ataxique.

Un des signes qui m'ont paru caractériser les *phlegmasies symptomatiques*, c'est leur dépendance de la fièvre intermittente dont elles suivent les périodes, augmentant ou diminuant d'intensité avec les accès ; la douleur cesse quelquefois avec eux dans le début, lorsque l'état de fluxion n'a point encore produit un engorgement considérable.

Madame Jayet, de Saint-Symphorien, âgée de quarante-cinq ans, fut atteinte, dans l'automne de 1806, d'une fièvre quotidienne ; l'invasion eut lieu le soir : elle fut accompagnée d'une hépatite violente pendant le frisson, moindre pendant la chaleur et la sueur, et qui disparut entièrement avec l'accès. L'apyrexie dura le lendemain tout le jour. Vers le soir, nouvel accès, nouvelle douleur dans le foie, la malade jetoit les hauts cris, sa figure se décomposoit, ses traits prenoient un air de férocité, son teint devenoit jaune ; le lendemain, troisième jour, apyrexie, les yeux restèrent caves, le teint jaune. Je prescrivis une *forte décoction de quinquina avec l'éther sulfurique, des lavemens de quinquina, et du petit-*

lait, avec le tartrite de potasse et de soude pour boisson ordinaire ; le troisième accès fut moins violent, la douleur supportable ; mais il se manifesta un ictère général et une douleur dans l'épaule droite. Je fis continuer *le quinquina éthéré, en boisson et en lavement, avec le petit-lait, j'y joignis des fomentations émollientes sur l'hypocondre ;* le quatrième accès n'eut pas lieu ; et bientôt après la guérison fut complétée par des *sucs d'herbes*, qui dissipèrent la jaunisse.

Rhodet, de Saint-Symphorien, âgé de quarante ans, grand, maigre, atteint depuis quinze ans d'une affection scorbutique et d'ulcères aux jambes, sur la fin de septembre 1808 éprouva, dans l'invasion d'une fièvre quotidienne, une hémorragie intestinale abondante, avec des coliques et des épreintes très-vives. Au bout de deux heures la face fut altérée, les membres et le tronc froids comme le marbre, le pouls foible, intermittent, et la prostration des forces extrême. *Tisane de riz avec la consoude et le sirop de limon, en boisson et en lavement ; opiat de kina et de conserve de roses et de citrons, fomentation d'eau chaude sur les membres.* L'accès dura dix heures, dont deux et demie en froid ; l'apyrexie fut de huit heures. Le second accès fut accompagné des mêmes accidens, mais ils furent moins violens et de courte durée. Le troisième n'eut pas lieu. La continuation de ce traitement, auquel on joignit *des vésicatoires sur les ulcères des jambes*, procura, après une convalescence longue et orageuse, une guérison presqu'inattendue.

La phlegmasie symptomatique n'a pas toujours une marche aussi aiguë ; quelquefois elle dépend moins d'une irritation nerveuse sympatique, que de l'état de congestion sanguine que la première période des fièvres intermittentes produit en refoulant le sang vers les organes intérieurs ; alors ses progrès sont lents et souvent ils échappent aux recherches de l'observateur. C'est sans doute à cette cause qu'il faut imputer les

obstructions du bas-ventre, et surtout les hépatisations du poumon et les phlegmasies chroniques et latentes de ce viscère, ou de ses membranes séreuses, si communes à la suite des fièvres intermittentes de longue durée. Il ne suffit pas alors de détruire la cause, l'effet subsiste et lui survit; la désorganisation hâte imperceptiblement ses ravages, et l'abîme ne se découvre que lorsqu'il est impossible de le combler. C'est ainsi que j'ai vu périr de pneumonie, ou de pleurésies chroniques méconnues ou négligées dans leurs principes, quatre demoiselles de Saint-Symphorien ou de Solaise dans la même année. Quels que soient la cause et le mode de la phlogose pulmonaire symptomatique, cette affection locale offre de grandes difficultés pour son traitement. Le médecin est vraiment placé entre deux écueils : s'il insiste sur les débilitans, la fièvre intermittente prend un caractère ataxique; le poumon s'hépatise, se carnifie, s'il emploie les fébréfuges. C'est donc dans la sage combinaison de ces deux moyens qu'il doit chercher un juste milieu.

OBSERVATION

Sur une maladie des glandes lymphatiques et de la peau, analogue à l'affection glandulaire de l'île Barbade, guérie par des moyens externes.

Claude Griman, de Marennes, âgé de trente ans, brun, robuste, né de parens sains, travaillant, dans l'été de 1805, sous le vent d'un marais, éprouva un engorgement subit des glandes lymphatiques, avec intumescence des membres. Comme cet état étoit sans douleur, sans fièvre et sans diminution des

forces et de l'appétit, il continua ses travaux et ne commença un traitement que dans le mois de décembre ; pendant deux ans il passa sans succès en revue les médecins et les remèdes. Au mois de mars 1808, je le trouvai dans l'état suivant : Tégumens durs, rabotteux, couleur de paille, cédant difficilement à la pression du doigt, en conservant peu l'empreinte, malgré l'engorgement général du tissu adipeux sous-jacent ; glandes lymphatiques des aines, des aisselles, du col et des côtés du visage, inégalement bosselées, indolentes, médiocrement consistantes ; les dernières, du volume du poing ; visage terreux, pommettes colorées, langue naturelle, tête saine, respiration courte, ventre volumineux, tendu, mais libre et sans duretés partielles ; appétit excellent, digestions faciles, urines tantôt claires, tantôt chargées, mais peu abondantes ; forces musculaires en assez bon état pour permettre au malade, malgré l'engorgement des membres, de faire deux fortes lieues à pied.

Je fis couvrir le corps de flanelle, j'établis deux cautères en sautoir, je prescrivis une tisane de houblon et de salsepareille, des frictions sèches l'insolation, un cataplasme de feuilles de tussilage sur les tumeurs, un opiat avec le quinquina, l'extrait de scille et l'oxide d'antimoine blanc par le nitre, un régime tonique, du vin blanc et de l'exercice. Au premier mai j'ajoutai à l'électuaire un gramme par jour de digitale pourprée en poudre ; mais tout fut inutile, et six mois d'un traitement exact n'ayant apporté aucun changement dans l'état du malade, l'insuffisance des remèdes internes, le bon état des forces motrices et digestives, me firent soupçonner que cette maladie singulière étoit idiopathique, qu'elle tenoit à un état adynamique du système dermoïde et lymphatique, et qu'il falloit l'attaquer par des remèdes externes. En conséquence, je joignis aux remèdes énoncés les suivans : *Alkool à trente-six degrés* 12 *hectogramm., scille en poudre* 3 *décagramm., digitale pourprée et jalap en poudre, de chaque*,

6 *décagramm.*, *résine de jalap* 6 *gramm.* Après deux jours de macération, chaque matin je fis frotter avec une éponge imbibée de cette teinture toute la surface du corps, mais surtout les glandes. Dès le premier jour, un flux abondant d'urine et quelques selles diminuèrent l'anasarque, qui disparut entièrement le huitième, laissant les tégumens plus blancs et moins calleux. La *détuméfaction* du bas-ventre eut lieu le onzième; il n'offrit à l'exploration qu'un peu d'empâtement. Après un mois de fomentation la respiration étoit libre, le malade gai, plein d'espérance, maigre, de bon appétit, dormant et digérant bien; sa peau avoit perdu sa rudesse, mais les glandes n'étoient diminuées que de moitié; je pouvois craindre, tant que dureroit leur gonflement, de n'avoir combattu que le symptôme, lorsqu'un incident m'indiqua le moyen de triompher de la cause et de les résoudre entièrement. On vient de voir que je faisois couvrir les tumeurs avec des *cataplasmes de tussilage*; un jour, ce topique fut appliqué si chaud sur les glandes maxillaires du côté droit, qu'il en brûla la plus saillante; quoique le malade eût enlevé promptement ce cataplasme et que l'ustion ne fût que superficielle et instantanée, la glande avoit disparu le lendemain. *A juvantibus*, j'employai de suite, à quelques jours d'intervalle, le cautère actuel sur toutes les autres successivement, je soulevois à peine l'épiderme : l'effet fut le même; ce moyen, secondé par les fomentations, completta la cure sur la fin d'octobre. Deux mois de traitement topique pendant un automne humide et pluvieux suffirent pour guérir une maladie qui avoit résisté pendant deux ans et demi à tous les remèdes internes.

Le contraste frappant qui existe entre la peau souple, fine et blanche d'un écrouelleux, et les tégumens bruns, épais et demi-squirreux de notre malade; le développement lent et gradué des tumeurs chez le premier, leur apparition subite chez ce dernier, tout prouve que la maladie de *Griman* ne doit

point être rangée dans la classe des affections scrofuleuses ; elle me paroît avoir la plus grande analogie avec la maladie glandulaire de l'île Barbade. Engorgement subit des glandes, extravasation d'une lymphe gélatineuse épaisse, tuméfaction des membres, squirrosité et rénitence de la peau, chronicité, difficulté de guérir par des remèdes internes, voilà ce qu'elles ont de commun : *Hendy* et *Town Hyllari* l'attribuent à l'air de la Barbade. Les vents de mer qui charrient les exhalaisons des végétaux en décomposition sur les plages humides d'un climat équatorial, l'aridité d'un derme brûlant et avide d'absorption, rendent cette maladie endémique dans cette île. Des circonstances analogues l'ont occasionnée chez *Griman*. J'ai rencontré dans ma pratique un cas de maladie glandulaire interne chez un homme de quarante ans (M. Chana) ; l'invasion fut subite ; dans l'espace de vingt-quatre heures on distinguoit aisément, au travers des parois du bas-ventre, plusieurs tumeurs ; les glandes axillaires furent aussi engorgées. Mon départ m'a empêché de suivre cette maladie, qui a dû se terminer d'une manière fâcheuse.

Tous les auteurs qui ont traité de la maladie de l'île Barbade, l'ont regardée comme incurable ; ne seroit-ce point parce qu'ils l'ont toujours attaquée par des remèdes intérieurs ? ne conviendroit-il pas de lui appliquer le remède qui m'a réussi, et d'employer un traitement topique ? On insiste peut-être un peu trop, dans la thérapeutique médicale, sur le contact des substances médicamenteuses avec les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, et l'on néglige beaucoup d'autres voies accessibles à l'action de ces substances. C'est sur-tout dans les maladies du système cutané, que l'expérience a démontré la supériorité des moyens externes ; ils agissent alors directement ; et malgré les rapports qui lient nos parties entr'elles, un remède immédiat est toujours plus efficace.

Sur une Paralysie des gros intestins.

M. de M***. de Saint-Symphorien, âgé de quarante-deux ans, d'une haute stature, d'un tempérament lymphatico-sanguin, affoibli par des excès et des chagrins violens, éprouvoit depuis deux ans, dans la région lombaire, une douleur gravative, avec un sentiment de foiblesse dans les membres abdominaux, qui rendoit sa démarche vacillante et semblable à celle d'un homme ivre. Cet état, envisagé comme rhumatismal, fut traité sans succès *par les douches d'eau thermales, les purgatifs, les sudorifiques et les vésicatoires.* La constipation étant venue s'y joindre, on employa des *lavemens purgatifs* qui soulagèrent; enfin, le dépérissement du malade l'ayant engagé à se retirer dans le sein de sa famille, il m'offrit les symptômes suivans : Maigreur extrême, forces musculaires affoiblies, pouls petit, intermittent; langue rouge, appétit assez bon, vomissemens des alimens deux heures après le repas, ventre affaissé et serré, tumeur volumineuse à l'épigastre, avec de fortes pulsations; rate très-engorgée, urines colorées, tête saine, selles au moyen de deux lavemens par jour, respiration facile. Plusieurs médecins d'un mérite distingué pensèrent que cette maladie consistoit dans un squirre volumineux du pylore, avec obstruction de la rate, du mésentère et des autres viscères digestifs; ils la jugèrent au-dessus des ressources de l'art, et conseillèrent de prolonger les jours du malade en l'enveloppant dans des peaux d'animaux récemment écorchés, et en le substantant avec des lavemens nourrissans et le sérum des œufs frais. Le docteur *Petit*(1) examinant, quelque temps après, l'abdomen avec beau-

(1) M. Marc-Antoine Petit, de Lyon, qui, aux connoissances profondes du médecin a su allier le génie et la dextérité du chirurgien, la brillante imagination de l'homme de lettres et l'aménité de l'homme de société.

coup d'attention, s'apperçut que la tumeur suivoit la direction du côlon transverse, et soupçonna une accumulation de matières stercorales dans cet intestin ; il est vrai que la facilité avec laquelle le malade recevoit et rendoit ses lavemens, sembloit devoir exclure cette conjecture, mais la dilation prodigieuse du rectum la convertit bientôt en certitude, et nous convainquit que les lavemens n'alloient pas au-delà de cet intestin ; *nous introduisîmes donc par l'anus une sonde de gomme élastique jusque dans l'*s *du côlon, et poussâmes par cette sonde une forte décoction de tabac.* Le malade, qui depuis deux mois n'avoit point pris d'alimens solides, rendit plus de deux vases de matières stercorales durcies ; la tumeur de l'épigastre disparut, la pulsation diminua, il éprouva un sentiment de bien-être depuis longtemps inconnu, de la gaieté et le desir de manger ; ce succès ramena sur ses lèvres le sourire de l'espérance, mais il fut de courte durée. La cause parut détruite, mais elle avoit produit de trop grands désordres pour qu'on pût remédier à ses effets. Les vomissemens continuèrent, le marasme s'accrut, et peu de temps après le malade s'éteignit en parlant.

L'épiploon parut mince et dépourvu de graisse, l'estomac vide, raccorni, et permettant à peine l'introduction d'un doigt dans sa cavité, mais sans lésion de substance, excepté l'accroissement de son épaisseur, et un peu de rougeur de sa membrane muqueuse. Même disposition de la part des intestins grêles, dont le diamètre étoit réduit à celui d'une petite plume, excepté le duodenum et la fin de l'iléon qui étoient un peu plus large ; cécum et côlon dilatés contenant des matières dures, membrane muqueuse très-noire, rate volumineuse et d'un rouge brun, foie pâle, vessie biliaire pleine, contenant un calcul, voies urinaires et système sanguin dans l'état ordinaire, rectum vide et si dilaté

qu'en le remplissant de filasse il sembloit occuper tout le bassin ; sa membrane intérieure étoit pâle, ses parois amincies. L'autopsie cadavérique démontre ici les mêmes ravages organiques que ceux qui s'observent chez les individus qui meurent de faim (*morgagni*), avec cette différence que la muqueuse gastrique est rongée chez ces derniers.

Antoine Bejui, de Fesin, âgé de 53 ans, grand, maigre, mélancolique, étoit atteint depuis deux ans de vomissemens deux ou trois heures après ses repas. Aux alimens aigres et mi-digérés se joignoient depuis quelque temps des matières noires comme de la suie. Le visage étoit terreux, la langue naturelle, le ventre tantôt constipé, tantôt avec diarrhée. On touchoit dans l'épigastre une tumeur dure, soulevée par de légères pulsations et un peu sensible. Je crus reconnoître à cet ensemble de symptômes un squirre au pylore, et je prescrivis *un cataplasme de camomille sur la tumeur, une tisane de poulet avec le quinquina, quelques potions tempérantes, avec la liqueur d'Hoffmann, l'eau de fleurs-d orange, le laudanum, et des bols de musc, d'assa-fœtida, de camphre et d'extrait de quinquina.* Au bout de quinze jours, le malade rendit plusieurs aunes de ténia ; la tumeur épigastrique diminua et avec elle les vomissemens. J'employai de suite la *racine de fougère mâle en poudre :* elle fut vomie ; mais je la continuai à petites doses, j'y joignis l'*huile de ricin ;* ces anthelmintiques firent rendre un gros peloton de ténia par le fondement, et emportèrent totalement la tumeur ; les vomissemens disparurent graduellement par l'usage du *quinquina* et des *anti-spasmodiques*, et la guérison fut complette. J'ai revu souvent, depuis, cet homme qui jouit d'une bonne santé.

On trouve dans les deux observations précédentes tous les signes des affections squirreuses du pylore. Tumeur et sen-

sibilité de l'épigastre, pulsation du tronc opisto-gastrique, diarrhée ou constipation, vomissemens des alimens ; on y rencontre même jusqu'à ces matières fuligineuses qui semblent caractériser les dégénérations de la membrane muqueuse. L'observation suivante prouvera, avec celles que nous venons de citer, que la lésion des fonctions des organes digestifs peut exister long - temps sans la lésion de substance, et céder, quelle que soit son ancienneté, à un traitement convenable.

Diarrhée chronique.

Meziard, de Saint-Symphorien, âgé de 38 ans, d'une haute stature, d'un tempérament bilieux et mélancolique, réclama mes soins dans le mois de prairial an 10. Son teint étoit terreux, ses yeux caves et abattus, sa langue blanche, son pouls foible, intermittent, la respiration libre, le bas-ventre souple, affaisé, insensible à la pression ; les urines claires, les pieds œdematiés, la prostration des forces extrême. Depuis huit ans il avoit la diarrhée, l'appétit étoit bon, mais deux ou trois heures après ses repas il alloit à la garde-robe, et rendoit des matières liquides et glaireuses. Quand le vent du midi soufloit, les déjections étoient plus fréquentes, et il éprouvoit quelques coliques. L'ipécacuanha comme évacuant, et *fracta-dosi* comme tonique, le long usage des boissons et lavemens mucilagineux, puis des astringens alternativement employés pour combattre cette fâcheuse maladie, n'ayant pu en venir à bout, j'eus recours au traitement suivant : *Premier jour, je fis vomir, avec neuf centigrammes d'ipécacuanha, aidé de quelques verres d'infusion de camomille; du deux au trentième, tisane et lavemens avec une décoction de riz, de racine de consoude, et de corne de cerf, acidulée avec du suc de limon ; trois cuillerées à bouche de conserve de kinorodon, et trois de crême de riz pour nourriture ;* à la fin du mois, le teint

étoit bon, la langue naturelle, les selles moins fréquentes, mais toujours liquides, et le malade tourmenté par la faim, que le régime prescrit ne pouvoit assouvir. Je lui permis pendant huit jours d'ajouter un jaune d'œuf et une cuillerée de bon vin à chacun de ses repas. Au bout de cette huitaine, sans cesser sa tisane et ses lavemens, il prit de deux en deux heures, en commençant à six heures du matin et finissant à six heures du soir, le midi excepté, *un demi-décigramme de noix vomique en poudre*, incorporé dans huit grammes de conserve de roses. Le premier jour, les selles furent rares, il y eut des coliques qui cessèrent le troisième; le huitième, j'augmentai d'un *centigramme* par prise la dose de la *noix vomique*; le douzième, je supprimai les lavemens, les selles furent consistantes; le vingtième, le malade n'alloit que deux fois dans les vingt-quatre heures; mais l'œdématie des membres abdominaux et du visage augmenta. J'ajoutai à la tisane les racines d'*ononis arvensis*, et d'*eringium campestre*; le trentième, la bouffissure de la face disparut, l'œdème des jambes se réduisit au coude-pied. Je diminuai graduellement pendant quinze jours le nombre des prises et la dose de la *noix vomique*. Le malade a été guéri sans rechûte, sans dépôt, sans accidens, sur la fin de messidor, après un traitement de trois mois. Dans le courant de l'an 14, je lui ai donné de nouveau mes soins pour une fracture de l'os coxal, du côté droit, avec mobilité de la partie antérieure de la portion illiaque de cet os. Un séjour prolongé dans le lit n'a point renouvelé l'affection diarrhoïque.

L'ancienneté de cette maladie, l'absence des coliques violentes et de la sensibilité du bas-ventre, la longue insuffisance des remèdes mucilagineux m'ayant convaincu qu'elle étoit due à l'atonie, et non à la phlegmasie chronique de la muqueuse intestinale, je devois chercher à augmenter la contractilité fibrilaire, la tonicité de cette membrane. Les astringens les

plus puissans, les plus usités avoient échoué, j'eus recours à la noix vomique, que j'avois vu employer avec succès à l'hôpital militaire de Grenoble, par le Linnée dauphinois, M. *Villars*, doyen de la facultlé de Médecine de Strasbourg; je l'ai depuis prescrite avec le même avantage dans trois autres cas semblables.

Cancer au pénis.

J. Ni**., de Vienne, âgé de 40 ans, robuste, d'un tempérament sanguin, étoit atteint depuis deux ans d'un ulcère cancéreux au pénis, pour lequel il s'étoit soumis à plusieurs traitemens anti-syphillitiques; au commencement de l'an 14, le gland et la moitié des corps caverneux formoient une masse de la grosseur du poing, couverte de végétations très-sensibles, bordée de veines noirâtres, et sujettes à des hémorragies fréquentes. Le sujet étoit sans fièvre, les glandes inguinales sans tuméfaction. Je proposai l'amputation, à laquelle il se résigna, et je la pratiquai de la manière suivante : Le malade, assis sur une chaise, j'enveloppai la tumeur avec un linge, je la saisis avec la main gauche, et à quelques lignes de la base, j'incisai le pénis d'un seul coup de bistouri, je fis la ligature des artères, j'introduisis un algali d'argent dans la vessie, je cautérisai la plaie avec un cautère actuel, que je promenai sur sa surface, et j'y mis l'appareil. Le cinquième jour, la suppuration s'y établit, sans fièvre et sans douleurs, et, malgré l'issue des urines entre la sonde et le canal, elle fut belle jusqu'au quatorzième; à cette époque elle devint blafarde; la fièvre, le délire, les nausées, la sensibilité de l'épigastre, une langue jaune et des urines troubles annoncèrent la complication avec la fièvre méningo-gastrique bilieuse. Une potion émétisée, de la tisane de chicorée avec le tartrite acidule de potasse, la diète, un pansement avec

le styrax, procurèrent une guérison complette et jusqu'à présent exempte de rechûte ; quoique j'eusse pris, après l'opération, la précaution de laver à plusieurs reprises ma main avec de l'oxicrat, sa face palmaire fut couverte, au bout de quelques jours, par une dartre farineuse, avec rougeur et cuisson, qui dura un mois, et céda à des lotions de lessive de sarments, et à l'ustion pratiquée avec le verre ardent. Un homme aussi recommandable par la vaste étendue de ses connoissances que par la place importante qu'il occupe, le docteur *Viricel*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, envisagea cette dartre comme un cancer commençant, et me dit que je devois m'estimer heureux d'avoir pu étouffer de suite le développement de cette funeste semence.

Considérations générales sur la nature du cancer.

Le cancer est le résultat d'une altération organique particulière, à laquelle se joint ordinairement une douleur vive et brûlante ; parmi les symptômes qui accompagnent cette cruelle maladie et qui varient selon son siége, sa période et d'autres circonstances, la douleur est celui qui paroît le plus constant, le plus inhérent à son essence. En saine logique, quand deux faits sont unis de manière que l'un succède constamment à l'autre, celui qui succède est considéré comme l'effet ; dans le cancer, l'altération organique préexiste la douleur, donc elle en est la cause ; mais de quelle manière agit cette cause? Est-ce en irritant simplement les radicules nerveuses, ou seroit-ce en envahissant leur propre substance? Ce dernier sentiment me paroît d'autant plus probable, qu'il seroit ridicule de n'envisager les nerfs que comme les conducteurs de la sensibilité, en faisant abstraction de leur tissu ou le supposant inaltérable. Conséquemment, quoi qu'on ne puisse savoir encore en quoi consiste le mode d'altération que les nerfs éprouvent au milieu d'une partie qui se désorganise, je

ne balance pas à considérer leur lésion comme la cause *sine quâ non* du cancer. Cette lésion spécifique peut s'enter sur les diverses affections de nos systêmes ; avec celles du systême sanguin, elle forme un cancer fongueux ou sarcomateux, avec celles du systême lymphatique un cancer squirreux, etc. Elle se développe le plus ordinairement chez les individus d'un tempérament lymphatique et nerveux ; dans les parties les plus abondamment pourvues de nerfs, comme les glandes secrétoires des mamelles, la matrice, le pénis, les yeux, l'estomac, les tégumens, et sur-tout ceux du visage. L'acuité de ses symptômes est en raison de la sensibilité de l'organe ; son mode est aigu, et la douleur atroce dans les cancers de la matrice et du visage ; il est lent, chronique, et la douleur presque nulle dans les cancers des glandes strumeuses, et dans ces tumeurs lypomateuses, qui annoncent plutôt une exhalation vicieuse du fluide graisseux et la prédominance accidentelle d'un systême, que la destruction de l'organisme et la propagation de cette destruction aux filets nerveux. Des tumeurs restent quelquefois pendant la vie entière, sans devenir cancéreuses, lorsque les nerfs conservent leur intégrité ; l'imprudente application d'une substance âcre ou caustique vient-elle à la détruire, leur indolence cesse, et des douleurs vives annoncent une dégénérescence funeste. La douleur, suivant l'idée ingénieuse de mon compatriote *Bilon*, est la sentinelle de la vie, elle signale l'état contre nature de nos organes avec d'autant plus de force qu'ils ont un rôle plus important à remplir. Aussi est-elle excessive dans toutes les maladies de ces organes par excellence, chargés de transmettre aux autres le sentiment et la vie. La prévoyante nature, jalouse de conserver ses ouvrages, a augmenté graduellement la force de cohésion des différentes parties de notre admirable économie, suivant leur utilité. On sait que les artères résistent plus long-temps que

le tissu adipeux, musculaire ou cutané, à l'action rongeante du pus et des acrimonies désorganisatrices. Les nerfs jouissent sans doute de cette force de cohésion à un plus haut degré que les artères, s'il en faut juger par la rareté de leurs lésions dans les fontes purulentes et les diverses tumeurs qui les avoisinent. Les os, les cartilages, les ligamens, les aponévroses privés de sensibilité dans l'état naturel, en acquièrent une très-vive dans l'état pathologique; il seroit bien important de s'assurer des moyens que la nature emploie pour convertir ainsi la tonicité en sensibilité animale, d'examiner l'état des filets nerveux dans ces cas, comme aussi dans la plupart de ces tumeurs indolentes anciennes qui se dissipent par une inflammation spontanée. Cotuni a déjà observé que dans les névralgies anciennes la tunique qui enveloppe les nerfs affectés étoit œdémateuse et phlogosée; mais personne que je sache ne s'est occupé sérieusement de l'état anatomique des nerfs dans les tumeurs cancéreuses; on n'y a vu que vaisseaux variqueux, que lymphatiques engorgés, que tissu adipeux lardacé; cet examen et la comparaison des états analogues fourniroient des notions précieuses sur l'essence d'une maladie qui fait le désespoir de la médecine et le tourment de l'humanité, et mettroient sur la voie des découvertes propres à la guérison; ce n'est peut-être qu'à l'obscurité de l'œthiologie qu'il faut attribuer l'insuffisance de la thérapeutique; on sait que, dans une plaie, un nerf divisé se réunit sans reprendre ses fonctions; savons-nous quelle est la marche de la nature quand il est ulcéré? si cette ulcération est identique? si elle se propage des filets aux branches, de celles-ci au tronc? si elle est ou non susceptible de se cicatriser? si ce n'est pas à la difficulté de recouvrer son intégrité au milieu d'une partie en proie à la désorganisation qu'est due la dégénération cancéreuse, etc. ?

La considération des causes occasionnelles et prédispo-

santes du cancer, si utile pour la pratique, jeteroit un nouveau jour sur son essence. Cette maladie peut succéder à toutes les lésions chroniques de substance, et s'allier avec les acrimonies spécifiques, notamment avec celles qui exercent leur action sur le système lymphatique. Elle paroît quelquefois spontanée et de cause interne : on l'a crue héréditaire, elle l'est en effet sous ce rapport, que nos parens peuvent nous transmettre, dans une conformité d'organisation et de foiblesse relative de quelque viscère, la disposition à la contracter. Parmi les causes externes on a remarqué certaines substances âcres et rongeantes, qui ont paru la déterminer promptement et sans mettre une succession sensible entre la désorganisation de la partie et son état cancéreux; c'est ainsi que *Pot* a décrit un cancer du scrotum, très-commun à Londres parmi les ramoneurs, et qu'il attribue à la suie du charbon de pierre ; j'ai lu plusieurs observations de boutons chancreux survenus aux lèvres, à la suite du contact de quelques insectes, notamment des chenilles; quelques cas de cette nature se sont présentés dans ma pratique. Avant de parler de la matière cancéreuse, jetons un coup-d'œil sur les principaux symptômes de la maladie.

Quoique la douleur soit un des symptômes les plus constans du cancer, elle manque quelquefois ou elle existe à un degré très-modéré ; cela s'observe surtout dans les cancers chroniques, entés sur une tumeur ou une constitution scrofuleuse, qui durent plusieurs années indolens, et ne deviennent douloureux qu'après avoir fait de grands progrès. On peut comparer ces cas à ceux de phlegmasies chroniques des membranes séreuses ou muqueuses, qui sont sans douleur, sans chaleur et sans fièvre, quoique ces trois symptômes soient inséparables de l'état inflammatoire aigu. L'exaltation de la sensibilité locale développe le système sanguin; de-là ces veines qu'on a comparées aux pattes du cancre, parce qu'elles sont gorgées d'un sang

noir, et ces hémorragies actives par diapédèse ou diabrose. Les aréoles du tissu adipeux se remplissent d'une graisse jaune consistante qui a l'aspect du lard rance. Le système absorbant acquiert parfois une activité prodigieuse, il détruit, il ronge promptement l'organe malade. Ce symptôme fréquent dans les cancers de la peau, existe aussi dans d'autres cas étrangers à cette maladie, notamment dans ces pourritures d'hôpital, nommées gangrènes blanches, dont je rapporte deux observations : *Cruicsank* et *Morgagni* ont aussi trouvé, dans des ouvertures de cadavres, un lobe du poumon ou du foie détruit, chez des individus qui de leur vivant ne s'étoient jamais plaints d'aucune douleur dans la poitrine ni dans l'abdomen. Les engorgemens des glandes lymphathiques sont-ils aussi des effets de l'absorption ? Je ne le pense pas ; si les glandes s'engorgent, se tuméfient dans le voisinage d'une tumeur cancéreuse, c'est parce que les nerfs qui s'y distribuent étant malades, leur mode de sensibilité est vicié. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, que l'on examine avec attention un cancer que l'on appelle constitutionel ou avec diathèse, et l'on verra que les glandes ne se tuméfient que dans le voisinage de la maladie ou dans son atmosphère nerveuse; les axillaires et les cervicales, par exemple, dans le cancer mammaire. M. D... M... portoit depuis trente-six ans un cancer ulcéré au sein gauche ; la glande mammaire formoit une tumeur noire de la grosseur d'une noix, adhérente par sa base, isolée des tégumens qui s'étoient cicatrisés à sa circonférence, indolente, sans fièvre, fournissant à de longs intervalles une petite quantité de matière ichoreuse ; la mère et l'aïeule de la malade étoient mortes de la même maladie ; depuis la clavicule jusqu'à l'ombilic on pouvoit compter dans les tégumens au moins trois cents tumeurs de la grosseur du lobe d'un petit haricot ; les glandes cervicales et axillaires ne s'engorgèrent que sur la fin, les autres furent toujours intactes ; le cautère au bras gauche ne fut jamais cancéreux ; la

douleur et la fièvre hectique ne se manifestèrent qu'un mois avant la mort. Certes, s'il y avoit eu une résorption de la matière, son reflux pendant trente-six ans n'auroit pas dû laisser une glande intacte : la fièvre auroit eu lieu beaucoup plus tôt, ce qui prouve qu'elle est due à la douleur et non à la résorption. Concevroit-on d'ailleurs qu'il fût possible qu'une matière si âcre, qu'on l'a vue corroder des métaux, parcourût innocemment nos vaisseaux pour aller propager au loin ses ravages ? C'est donc à la complication du cancer avec le rachitis, le scorbut, la syphilis, etc., qu'il faut attribuer la friabilité des os, les ulcères, les érosions des cartilages, et tous ces phénomènes qu'on a crus dépendans du reflux et de la métastase de l'ichor cancéreux. Le systême exhalant, dont la sensibilité est viciée par la névrose cancéreuse, produit un fluide fortement animalisé, d'une odeur très-fétide, d'une âcreté excessive, qui, ajoutant à l'irritation locale qui l'a créé, accroît sa quantité, détruit ses enveloppes et se fait jour au-dehors. Ce fluide, dont l'action sur les nerfs augmente les progrès de la maladie, n'est point un levain que la nature a déposé dans le centre de la partie malade pour y développer le cancer ; il est le résultat d'une sécrétion vicieuse de la partie désorganisée, il est l'effet et non la cause ; quand par un irritant appliqué sur un squirre on le fait dégénérer, on vicie sa sensibilité par l'érosion des filets nerveux, mais on n'y introduit pas du virus cancéreux ; il en est de même de la suie de houille, et de la plupart des autres causes dont nous avons fait mention. Ici, se présente naturellement cette question : le cancer est-il une maladie contagieuse ? l'ichor qui en découle peut-il, comme celui que fournit un ulcère syphilitique, déterminer une maladie parfaitement semblable à celle dont il est le produit ? Des milliers d'observations semblent résoudre cette question pour l'affirmative. Cependant des hommes d'un mérite distingué ont révoqué en doute cette contagion, ils ont

inoculé sans aucuns résultats fâcheux la matière cancéreuse ; mais ces expériences ne me paraissent pas encore suffisamment concluantes. Chaque virus a son mode de communication ; la galle, par exemple, ne peut s'inoculer, le fer de la lancette pourroit bien altérer les propriétés chimiques du fluide cancéreux ; qu'on se rappelle d'ailleurs l'engorgement des vaisseaux et glandes lymphatiques d'un des hommes courageux qui se sont soumis à cette dangereuse épreuve, les faits nombreux qui attestent que chez les individus atteints de cancer l'ichor propage la maladie dans tous les points de contact, qu'il la produit chez des personnes saines; qu'on se retrace les symptômes affreux de ce fleau de l'humanité ; l'insuffisance de l'art de guérir pour le combattre, le peu d'inconvénient qu'il y a à le croire contagieux, et les conséquences fatales d'une sécurité déçue, on pourra au moins suspendre son jugement, et avant d'adhérer à l'opinion de l'inocuité du virus cancéreux, attendre qu'un plus grand nombre de faits détruisent complètement le plus sage pyrrhonisme.

L'histoire des moyens employés pour combattre le cancer seroit un traité complet de thérapeutique; il est si cruel, si désespérant pour un homme sensible de voir son semblable en proie aux douleurs les plus atroces, sans découvrir d'autre terme à ces souffrances que celui de l'existence, qu'il n'est aucun moyen que l'on n'ait essayé ; mais jusqu'ici le seul auquel on a reconnu des avantages réels, est l'extirpation, ou la destruction de la partie malade. L'impuissance des remèdes vient étayer encore mon idée sur la cause essentielle de cette maladie. Quelle prodigieuse variété dans les causes capables de désorganiser nos tissus, et dans les complications qui peuvent s'y joindre! Tantôt le cancer succède au squirre, et ce squirre dépend lui-même d'une contusion, d'une syphilis, d'un état scrofuleux, etc. ; de-là, les bons effets de la ciguë, du mercure, des préparations martiales, avec lesquelles on a cru guérir des cancers, tandis qu'on n'a fait que prévenir,

qu'empêcher leur formation, en s'opposant à la désorganisation qui en est le prodrome. Il n'est aucun exemple de guérison de cancer opérée par les forces de la nature, à moins qu'on ne donne ce nom à la destruction totale de la partie malade produite par la gangrène. Il me paroît impossible que l'art trouve jamais un moyen de guérison qu'on puisse appliquer à tous les cas. Il y a deux élémens bien distincts dans cette maladie; l'altération organique, qui varie à l'infini, et dont le traitement doit varier; et la lésion nerveuse subséquente, qui paroît identique dans sa nature, quoique différente dans ses effets. On peut par des stupéfians diminuer la sensibilité d'un cancer; mais pour guérir la névrose il faudroit préalablement obtenir la guérison de la dégénérescence organique qui l'a précédée et qui en est la cause; il faudroit en outre obtenir celle de l'érosion nerveuse. Quand on songe aux difficultés que l'on éprouve à remédier à une simple lésion des propriétés vitales, peut-on se flatter de rétablir l'organisme quand il est détruit? Tous nos soins doivent donc se borner à prévenir le cancer, à le séparer promptement du corps par l'opération, quand elle est praticable, ou à diminuer, étouffer même la sensibilité, quand il a fait de trop grands progrès.

Une des circonstances qui doivent déterminer à faire le plus tôt possible l'opération des tumeurs dont on craint la dégénération, est la promptitude avec laquelle l'affection cancéreuse une fois caractérisée se propage aux parties environnantes. Quelquefois, malgré les soins que l'on prend d'extirper toutes les glandes voisines, d'enlever tout le tissu adipeux jaune et couenneux, la maladie se renouvelle; il n'est pas rare même de voir la plaie résultante de l'opération la plus habilement faite, se cicatriser avec facilité, et le cancer reparoître dans son voisinage; qu'arrive-t-il alors? que l'on accuse le chirurgien de n'avoir pas enlevé tout ce qui étoit malade, ou que l'on suppose une infection générale du virus cancéreux, tandis que l'état cancéreux de quelques

filets nerveux imperceptibles a déterminé le gonflement des glandes. Une chose qui vient encore à l'appui de mon assertion sur la cause et le siége réel du cancer, est la constante reproduction de cette cruelle maladie dans le voisinage de son siége primitif. Si le virus cancéreux circuloit avec nos fluides, pourquoi cette reproduction n'auroit-elle pas lieu dans un endroit éloigné? Laissons-donc toutes ces théories exagérées sur l'humorisme, toutes ces idées de diathèse cancéreuse générale, si nuisibles dans la pratique, qu'il n'y a pas très-long-temps que l'on a mis en problême si un cancer ulcéré étoit opérable, parce qu'on supposoit toujours dans ce cas une résorbtion et une infection de la masse des fluides. Le cancer est toujours une maladie locale, plus ou moins étendue, qui se propage de proche en proche par le moyen des nerfs, et qu'on doit se hâter de détruire en l'enlevant ou détruisant de bonne-heure; s'il est un cas où cette ressource précieuse soit ôtée, c'est celui où l'opération ne pouvant atteindre le mal ajouteroit aux douleurs sans en faire cesser la cause, et compromettroit l'honneur de la science et la réputation du médecin; on se borne alors à des palliatifs. L'opium est de tous les remèdes celui qui convient le mieux; on peut, en augmentant graduellement les doses, en introduire une quantité prodigieuse: j'en ai donné jusqu'à six grammes par jour; mais il faut bien se garder de commencer par une dose un peu forte, même extérieurement; j'ai vu des sueurs froides, le hoquet et tous les symptômes d'un empoisonnement, succéder à l'application d'un gros d'extrait aqueux d'opium sur une tumeur cancéreuse du vagin; l'absorption est si active dans toutes les parties qui avoisinent un cancer, que le même accident pourroit survenir si cette application étoit faite aux lèvres, au nez ou aux tégumens.

Il seroit à désirer que l'on pût isoler une tumeur cancé-

reuse, en pratiquant la section des nerfs qui s'y distribuent: si cet isolément étoit complet, la mortification s'empareroit de la partie, et il arriveroit, comme dans les cas de gangrène, la chûte de l'escarre, la suppuration des organes sains, et la cicatrisation. J'ai vu un monsieur de Vienne, atteint d'un cancer à l'avant-bras, que des topiques irritans appliqués sur un lipome lui avoient procuré; on extirpa la tumeur, on amputa deux fois le membre; la dernière opération fut faite près de l'articulation supérieure de l'humérus; chaque fois la plaie devint cancéreuse, et le malade, après avoir souffert des tourmens inouis, périt, laissant à son médecin l'intime conviction que le virus cancéreux existoit dans le sang. Peut-être que si la première amputation eût été faite plus haut, ou si l'on avoit fait préalablement la section des cordons nerveux près de l'insertion du muscle sousacromio-huméral, on auroit obtenu plus de succès. Il y a plus d'analogie qu'on ne pense entre les cancers et les névralgies. Combien d'observations semblent prouver la possibilité de guérir ces dernières maladies par la section des nerfs! cela devroit engager à tenter quelquefois ce moyen dans les premières (1).

Névralgie sous-orbitaire guérie par la section du nerf.

Madame Ferrus, de Vienne, âgée de cinquante ans, d'un tempérament sec et sanguin, atteinte depuis deux ans d'une névralgie sous-orbitaire, dont l'invasion avoit coïncidé avec la suppression de ses évacuations périodiques, réclama mes soins au commencement de l'an 5. Elle étoit épuisée par une vie laborieuse, de nombreuses grossesses, et deux années de traitement. Je trouvai la joue droite

---

(1) Je communiquois à M. Duméril mon opinion sur le Cancer; cet estimable professeur a eu la complaisance de me citer un cas dans lequel il a vu les nerfs manifestement altérés et tuméfiés jusques dans leurs branches.

d'un rouge violet, l'œil de ce côté larmoyant, les gencives et la membrane interne de la bouche rouges et engorgées. Une douleur vive et brûlante affligeoit cette joue, elle ne duroit qu'une ou deux minutes, mais elle reparoissoit toutes les heures; la pression en diminuoit la durée et l'intensité, elle en éloignoit même les retours; aussi la malade appuyoit presque constamment la main sur sa joue. Une fièvre hectique de douleur menaçoit ses jours; point de sommeil, point d'appétit; *extraction des dents cariées, évacuans, anti-spasmodiques, cautère, vésicatoires, bains, opium sur la joue et en gargarisme*, rien n'avoit été omis, rien ne l'avoit soulagée; je ne vis dans cet état fâcheux qu'une ressource, *la section du nerf*; je la proposai à la malade, qui l'accepta avec joie, comme une planche dans un naufrage; je la pratiquai de la manière suivante : La tête renversée et soutenue par un aide, j'enfonçai perpendiculairement la pointe de mon bistouri au-dessous de la saillie du rebord inférieur de l'orbite, le dos de mon instrument tourné contre l'éminence malaire, le tranchant contre le nez; quand la résistance m'annonça que j'étois sur l'os maxillaire, j'incisai le nerf sous-orbitaire en portant le tranchant de mon instrument en-dedans et appuyant légèrement sur l'os; je passai une seconde fois le bistouri avant de le retirer, je laissai saigner la plaie, j'en fis la réunion: quatre jours après elle fut consolidée et la cicatrice peu apparente. Cette opération fit cesser à l'instant même et sans retour la douleur, et la guérison fut complette.

Variole confluente survenue quinze jours après l'invasion d'une variole discrète.

Marguerite Robin, âgée de 16 ans, d'un tempérament sanguin, robuste et bien constituée, fut atteinte, dans le mois de frimaire de l'an 10, d'une variole discrète des plus bénignes.

Occupés de ses freres et sœurs qui, affectés en même temps de cette maladie, ne l'avoient pas tous aussi belle, les parens de Marguerite la laissèrent sortir le quatorzième jour par un temps froid et humide, les boutons étoient secs et la malade avoit ses règles ; elle se mouilla et se plaignit en entrant d'un mal de tête violent, d'une sensation de froid extrême, de douleurs dans les lombes et de la suppression totale du flux menstruel ; le lendemain, pouls plein, dur et fréquent, vomissemens, délire, *sangsues aux cuisses*, *bains de pieds sinapisés*, *infusions de tilleul et de mélisse*, *fomentations chaudes sur la région suspubienne* ; le troisième jour, même état, auquel succède vers le soir une éruption de petite-vérole tellement confluente que toute la peau en étoit couverte, *diète*, *boissons délayantes*, *potions avec le laudanum* ; le quatrième, diarrhée abondante et fétide, diminution de l'intensité des symptômes, boutons plats, exacerbation le soir ; le huitième, suppression de la diarrhée, tension du ventre, *tisane de tamarin* et *de quinquina*, selles fétides ; le neuvième, replétion des boutons, ptyalisme ; du dix au seize, tuméfaction successive de tous les tégumens du corps en commençant par ceux du visage, *tisane des cinq racines*, *sirop de scille* et *de quinquina* ; le dix-septième, cessation de la salivation, suppuration épaisse et fétide des pustules agglomérées ; du dix-huit au ving-cinq, dessiccation des pustules, chûte des croûtes par lambeaux, épanchement de pus dans le systême adipeux sous-cutané, formant une leucophlegmatie purulente, *incision dans diverses parties du corps et des membres* pour donner issue à la matière, *décoction de quinquina*, *tisane avec le sirop scillitique*, *vin blanc*, *lavemens de casse* ; du vingt-six au trente, ulcères gangréneux sur le sacrum et les deux trochanters, affaissement des tégumens par l'abondante suppuration qui en sort, *lotions avec la décoction de quinquina*, urines troubles et laiteuses, alternant avec des sueurs, éruption des règles ; le soixantième,

terminaison de la maladie et guérison complette à la fin du troisième mois ; la malade, pendant les six dernières semaines, refusoit tout autre remède que le vin blanc, dans lequel on mettoit, à son insu, *de la scille* : elle en a bu plus de cent bouteilles dans deux mois. L'adhérence des cicatrices au sacrum et aux trochanters gêne le mouvement de la progression.

Boerhaave observe (*Prax. Med.*, *tom.* 5) qu'il arrive à peine à une personne sur mille d'avoir deux fois la petite-vérole ; mais, ni cet habile médecin, ni l'illustre *Sydehnam*, qui a décrit avec tant d'exactitude les épidémies varioleuses qui ont régné à Londres dans le milieu du dix-septième siècle, n'ont rapporté un cas semblable à celui que je viens de citer. Les boutons de la première éruption ont agi probablement comme la pustule dans l'inoculation, ils ont été le germe de l'éruption subséquente. J'ai cru devoir préférer le quinquina et les toniques à l'opium, que l'Hippocrate anglais a préconisé outre mesure, parce que l'expérience m'a appris que l'influence des localités, comme l'a très-judicieusement observé M. Pinel, doit déterminer, étendre ou restreindre l'emploi de certains remèdes ; d'ailleurs, l'état adynamique ajoutoit à l'indication fournie par la nature du climat. Cet état m'a paru compliquer toutes les épidémies varioliques qui ont régné à Saint-Symphorien. Depuis dix ans la proportion des petites-véroles confluentes aux discrètes a été de trois sur cinq ; parmi ces dernières, j'ai vu plusieurs cas de mort subite le dixième ou onzième jour, sans cause manifeste. En 1780, sur quatre-vingt-dix variolés, il en survécut à peine un dixième horriblement mutilé ! Grâce à l'heureuse découverte de la vaccine, ce fléau destructeur disparoîtra bientôt, et son histoire sera reléguée dans les annales de la science, à côté de celle de la lépre et de l'éléphantiasis.

Sur une péritonite puerpérale, avec adynamie.

Madame Benier, de Solaize, âgée de 38 ans, d'une complexion délicate et vaporeuse, eut, dans le mois de nivose an 13, un accouchement laborieux. Six jours après elle éprouva de la fièvre, des nausées avec affaissement des seins (l'enfant étoit mort) et diminution des lochies. Le lendemain, tension et douleurs du ventre, plus grandes dans la région ombilicale; vomissemens, diarrhée, pouls petit et concentré, langue blanche, urines colorées, visage abattu. *Tisane de riz, avec l'anis et le citron, ventouses aux cuisses et sur les seins, fomentations sur le bas-ventre, deux décigrammes d'ipécacuanha, de trois heures en trois heures*; déjections bilieuses fétides par haut et par bas. Le troisième jour, douleurs utérines, *mêmes moyens*; le sixième, augmentation du volume et diminution de la sensibilité du ventre, langue noire, urines et selles involontaires; délire morne, et quelquefois gai et bruyant; prostration des forces: *Décoction de quinquina aiguisée avec l'acide citrique, tisanne de serpentaire, fomentations avec le quinquina, lavemens*; le neuvième, éruption de pétéchies, œdématie des membres abdominaux, suppression totale des lochies, ventre ballonné, délire: *Vésicatoires aux deux jambes, électuaire de quinquina, scille, cannelle et carbonate de potasse dans la confection d'hyacinthe*; le douzième, lochies abondantes et fétides; le quatorzième, cessation du délire, fluctuation manifeste dans le bas-ventre distendu, anasarque, gangrène au sacrum: *Tisane avec l'ononis, l'asperge et le riz, pansement avec le styrax*; le dix-huitième, diminution du ventre, progrès rapides de la gangrène; on couche la malade alternativement sur l'un et l'autre côté; le vingt-quatrième, chûte de la première escarre, gangrène sur les deux trochanters. Ne pouvant plus laisser la malade

dans une position horizontale, en raison du volume du ventre et des ravages énormes de la gangrène, qu'il falloit chercher à arrêter par de fréquens pansemens, on la plaça dans un fauteuil, sur lequel elle appuyoit seulement, par les deux tubérosités ischiatiques, s'inclinant beaucoup en avant pour reposer sa tête et ses bras sur un autre fauteuil placé vis-à-vis le premier : elle resta jour et nuit dans cette position ; le trentième, l'ulcère du sacrum avoit au moins trois pouces d'étendue en tous sens; à chaque pansement la pince faisoit résonner l'os dénudé dans tout son fond ; la suppuration en étoit sanieuse, celle des ulcères trochantériens étoit assez bonne. Malgré l'application réitérée *du garou et des cantharides*, les vésicatoires étoient secs, les urines étoient rares et troubles, le pouls foible, avec un accès de fièvre le soir : la malade avoit repris l'appétit, et prenoit quelques rôties au sucre ; le trente-sixième, la pourriture s'empara de l'ulcère du sacrum ; elle étendit ses progrès sur les muscles à un tel point, que cinq plumaceaux, larges comme la main, ne pouvoient en couvrir la surface. L'insuffisance du *styrax, du quinquina en poudre, de l'opiat de quinquina*, que j'avois toujours continués, me détermina à recourir *à l'ustion. Je la pratiquai trois jours de suite, en promenant sur les chairs un charbon ardent qu'on attisoit; je donnai intérieurement des bols de camphre, de musc et d'extrait de quinquina.* La pourriture disparut, la suppuration devint bonne, la surface ulcérée moins étendue; le ventre étoit toujours volumineux, mais *l'usage de l'extrait de scille et de scamonée, des frictions sèches, et du vin blanc hydragogue* (1), l'amenèrent à son état naturel.

---

(1) Vin blanc, un litre ; Tartrite acidule de potasse, trente-deux grammes ; carbonate de potasse (cendres gravelées du tartre de vin blanc), un décagramme six grammes. On fait bouillir le vin, on y ajoute peu-à-peu le tartrite de potasse, puis le carbonate ; on laisse déposer et l'on filtre. La dose est de

Enfin, les pansemens réitérés procurèrent la consolidation des ulcères, et vers la fin du quatrième mois la guérison fut complette. La solution s'est opérée, non par une crise complette, mais par des lyses ou crises partielles. Les selles, les urines et les sueurs ont été les voies d'excrétion. La pourriture est revenue plusieurs fois détruisant en un jour le travail d'une semaine, et agrandissant brusquement l'ulcère au moment où la cicatrice paroissoit presqu'achevée, mais aussi cédant avec facilité à l'emploi *du cautère actuel*. Malgré les douleurs que procuroit l'*ustion*, la malade la supportoit avec résignation, la demandoit même. Quoique le sacrum eût été denudé dans une grande étendue, il n'y a point eu d'exfoliation, mais les muscles détruits en partie, adhérens entr'eux par la fonte du tissu adipeux qui les sépare, ne peuvent plus se contracter avec facilité, il en résulte un mouvement de latéralité et une gêne assez considérable dans l'acte de la progression. Cette femme est accouchée depuis d'un enfant à terme, et s'est promptement rétablie.

Considérations sur la Fièvre dite puerpérale.

La phlogose de la séreuse abdominale chez les nouvelles accouchées a été long-temps envisagée par les auteurs comme une maladie essentielle qu'ils ont désignée sous le nom de fièvre puerpérale, et pour laquelle ils ont proposé un traitement identique, quel que fût le siége de l'affection locale et la nature de la fièvre concomittante. Mais l'observation

---

trois demi-verres à jeun. Il se dégage beaucoup d'acide carbonique pendant l'addition du carbonate : on cesse cette addition dès que la saturation est achevée ; sans cette précaution le remède seroit d'une activité dangereuse. Ce vin contient du tartrite sursaturé de potasse, et un peu de carbonate de potasse.

ayant démontré que la fièvre dite puerpérale, indépendamment des variétés sans nombre qu'offroit le siége de la phlogose, présentoit tantôt des symptômes inflammatoires qui réclamoient la saignée, tantôt des symptômes saburraux qui demandoient les évacuans, quelquefois des symptômes adynamiques ou ataxiques qui exigeoient les toniques, les antispasmodiques, d'autres fois enfin, des symptômes éminemment contagieux qui, assimilant la maladie aux fièvres miasmatiques les plus funestes, nécessitoient les cordiaux les alexipharmaques les plus prompts et les plus actifs, on a été convaincu que cette différence dans les signes, le siége et le traitement, indiquoit des maladies différentes et non des modifications des nuances d'une seule et même maladie; mais on ne s'est pas borné à tirer cette conséquence, on a nié l'existence de la fièvre puerpérale : on a été plus loin, et l'on a révoqué en doute celle des maladies laiteuses. Le lait, a-t-on dit, n'est secrété que dans les mamelles, il ne sauroit exister tout formé dans le sang, et encore moins y refluer après sa formation; donc, il ne peut exister de maladies laiteuses que dans les organes mammaires; ce que les médecins de tous les siècles ont dit des fièvres, des dépôts, des déviations du lait, doit être attribué à d'autres causes qu'à ce fluide; toutes les maladies laiteuses enfin, doivent être envisagées comme une chimère, et l'appareil des médicamens anti-laiteux comme les armes de Bellerophon destinées à la combattre. En partant d'un principe vrai, n'auroit-on point tiré de fausses inductions? et quittant tout-à-coup le flambeau de l'expérience, ne se seroit-on point égaré à la lueur d'une hypothèse? Consultons l'observation, elle nous apprendra que le système lymphatique habituellement plus développé chez la femme, éprouve encore pendant la grossesse un surcroît de développement et de pléthore, avec une tendance marquée sur la cavité pelvienne; qu'après l'accouchement, l'état de fluxion s'établit

dans les seins, et produit un mouvement fébrile et la sécrétion du lait ; que si cette fonction est empêchée, la lymphe reflue de nouveau vers l'utérus et s'écoule sous le nom de *lochies*. L'évacuation de ce fluide par l'un ou l'autre de ces organes, les mamelles ou l'utérus, est donc la crise naturelle de cette pléthore, de cette polilymphie que produit la gestation. Maintenant, supposons qu'une circonstance s'oppose à cette crise salutaire ; la pléthore subsistera, et comme les membranes séreuses sont abreuvées d'une grande quantité de vaisseaux lymphatiques, elle y produira des engorgemens de la phlogose, des épanchemens primitifs ou consécutifs, maladies plus fréquentes au bas-ventre, en raison de la débilité relative qu'a produite dans les viscères de cette capacité la compression de l'utérus. Pourra-t-on nier dans tous ces cas l'influence d'une cause aussi récente, aussi palpable? et parce que le lait n'existe que dans les glandes mammaires, dira-t-on que cette lymphe abondante, qui n'est pas du lait, mais qui devoit en fournir les élémens, est étrangère aux phénomènes morbifiques des nouvelles accouchées ou des femmes enceintes? Se refusera-t-on à la classer parmi les sources principales des indications que fournissent leurs maladies? Enfin, regardera-t-on comme superflus ou dangereux des médicamens qui, susceptibles de solliciter l'action de quelques organes excréteurs, ont pour cela reçu les noms d'anti-laiteux? Je suis bien éloigné de croire que la maladie puerpérale soit une, et qu'il existe des spécifiques anti-laiteux autres que les médicamens qui évacuent la sérosité lymphatique, en sollicitant l'action des vaisseaux exhalans ou des organes excréteurs ; mais, je le répète, la polilymphie des accouchées n'est point une chimère, elle existe, elle est la cause de la plupart de leurs maladies, et doit fournir au traitement une des bases importantes qu'il ne seroit point inutile de rappeler aux praticiens, en joignant le mot de puer-

pérale à ces diverses affections. Ainsi, l'on auroit une fièvre angioténique, méningogastrique, adénoméningée, adynamique ou ataxique puerpérale, des phlegmasies aiguës et chroniques puerpérales, etc. Combien de faits prouvent la persévérance de cette pléthore! Une femme meurt en couche dans un voyage maritime de long cours; sa négresse, qui depuis dix ans n'avoit point fait d'enfans, offre son sein au nouveau-né et parvient à l'allaiter. Que l'on réfléchisse ensuite à ces leucorrhées opiniâtres, qui, chez les femmes robustes, succèdent à l'allaitement, aux interminables affections locales désignées sous le nom de dépôts de lait, que l'on guérit quelquefois après plusieurs années, en sollicitant journellement pendant long-temps l'action des exhalans de la peau ou des organes digestifs, tandis qu'elles résistent à tous les autres moyens, et l'on restera convaincu qu'une disposition de cette nature mérite toute l'importance que j'y attache.

Catarrhe pulmonaire aigu avec adynamie, guéri par l'usage intérieur des cantharides.

Fournier, de Simandre, âgé de 63 ans; d'une très-haute stature, sec, mélancolique, ayant été exposé, au commencement de brumaire an 10, à l'action du froid, fut atteint des symptômes suivans : frissons, enrouement, yeux larmoyans, nez enchiffrené, toux, douleur obtuse dans la poitrine, expectoration d'une mucosité claire, fièvre le soir; le cinquième jour, respiration gênée, toux, douleurs profondes et erratiques, crachats sanguinolens, yeux rouges et saillans, langue blanche, pouls vif, serré et fréquent, tête embarrassée, urines colorées, ventre resserré : *Diète, tisane d'orge miellée, potion oleo-mucilagineuse;* le sixième jour, délire, anxiété, respiration sibilante, selles fétides: *Vésicatoires aux jambes*; le septième, même état; le dixième, expectoration d'une mucosité sangui-

nolente épaisse, diminution de la douleur et de la fièvre, mais abattement et foiblesse extrême : *Tisane de polygala, sirop de quinquina, vin sucré ;* le treizième, symptômes adynamiques, pouls foible, *décubitus* en supination, *infarctus* muqueux des bronches et du pharinx, difficulté d'avaler et de respirer, langue noire, délire : *Quinquina, camphre serpentaire et polygala ; un vésicatoire sur la poitrine ;* le quatorzième, aphonie, extrémités froides et humides, dilatation des ailes du nez, fixité des yeux. J'annonçai une mort prochaine ; le lendemain, appelé, contre mon espérance, pour revoir ce malade, je le trouvai assis sur son lit, la bouche phlogosée et pleine de petites ampoules, ayant des nausées et des vomissemens glaireux assez fréquens, annonçant par ses gestes qu'il étoit dévoré par une soif ardente et qu'il souffroit beaucoup sur le trajet de la bouche à l'estomac ; son pouls étoit élevé, fréquent, inégal, l'épigastre tendu et douloureux, les urines supprimées, l'œil vif, la respiration assez libre. Etonné de l'état autant que de l'espèce de résurrection de ce malade, je cherchai à en connoître la cause, et je la trouvai bientôt dans un quiproquo de médicamens. *La garde chargée de lui donner, de trois en trois heures, une cuillerée à bouche d'électuaire de quinquina, m'avoua que s'étant trompée de vase, elle lui avoit fait prendre une cuillerée de l'onguent destiné au pansement des vésicatoires ; c'étoit du basilicum, contenant quatre grammes de cantharides sur trois décagrammes d'onguent ; la cuillerée pouvoit équivaloir à un décagramme six grammes ; donc le malade avoit pris deux grammes* (36 grains) *de cantharides en poudre, en une seule dose, et cela délayé dans de la tisane sans doute très-chaude. Des fomentations, fumigations, gargarismes et lavemens émolliens, des émulsions camphrées et nitrées, de la tisane de poulet, avec la graine de lin,* remédièrent à ces accidens ; je combinai ensuite les toniques et les anti-spasmodiques avec les mucilagineux. Des

urines épaisses, des sueurs abondantes, une diarrhée muqueuse terminèrent cette maladie. La guérison fut complette le quarantième jour à dater de l'invasion. Une remarque essentielle, c'est que depuis cette heureuse méprise jusqu'à la fin il n'y eut ni toux, ni difficulté de respirer, ni douleurs de poitrine, ce qui prouve que l'action des cantharides opéra une métaptose réelle de la phlegmasie pulmonaire sur les organes digestifs.

La plupart des auteurs qui ont traité des phlegmasies de la poitrine, ont observé qu'elles sont très-souvent accompagnées d'une phlogose dans quelqu'autre partie ; par exemple, que dans la phthisie pulmonaire la nature cherche quelquefois à débarrasser les poumons par la phlogose de la muqueuse génitale ou de la conjonctive ; que dans la dernière période de cette fâcheuse maladie la diarrhée est souvent le résultat d'une entérite chronique. M. *Beaume*, dans son Traité de la Phthisie Pulmonaire, rapporte qu'une religieuse phthisique fut guérie par un gros de jalap dans du bouillon qu'on lui donna pour du salep. Comment a pu agir ce purgatif drastique donné à si haute dose, si ce n'est en transportant par une métaptose salutaire la phlogose du poumon sur les organes digestifs? Comment agit l'émétique employé dans l'invasion de la phthisie muqueuse, ou donné deux fois chaque jour dans la phthisie tuberculeuse, si ce n'est comme irritant révulsif? Nos vésicatoires et tous les rubéfians opèrent-ils d'une autre manière? combien ne seroit-il pas plus avantageux, dans les sujets âgés, dont la peau a perdu son énergie vitale, et dans ces cas désespérés où le principe vital semble abandonner le timon de la vie, de préférer à l'incertitude et à la lenteur des stimulans extérieurs l'emploi de la teinture de cantharides? Craindroit-on l'inflammation de l'estomac? mais elle seroit facile à combattre immédiatement, et bien moins dangereuse que dans les poumons. Dans l'édition que *Fouquet* a donnée du Traité de

Lind sur la contagion, on trouve l'observation d'une péripneumonie guérie par l'emploi intérieur des cantharides ; plusieurs faits de ce genre sont consignés dans les auteurs. Probablement on préviendroit dans beaucoup de cas, par la prudente administration de ce remède trop négligé, trop redouté, ces inflammations chroniques, ces hépatisations du poumon, qui souvent méconnues dans leur principe, ne s'annoncent enfin au médecin que pour lui prouver qu'il est des maladies au-dessus des ressources de son art.

Sur une morsure de vipère.

Plaçon fils, de Simandre, âgé de quatorze ans, robuste et bien constitué, sur la fin de l'automne de 1807, fut mordu par une vipère au-dessus du talon gauche ; la saison étoit déjà froide, la journée pluvieuse. Appelé huit heures après l'accident, je trouvai le membre très-engorgé, avec des taches violettes et des phlyctènes de distance en distance, le ventre étoit tendu, la respiration courte et précipitée, le corps froid et recouvert d'une sueur visqueuse, le pouls petit, serré, irrégulier ; à ces symptômes se joignoient le hoquet, des nausées et des vomissemens bilieux. Malgré les recherches les plus attentives, je ne pus découvrir le lieu précis de la morsure ; *une infusion de fleurs d'orange et de tilleul, dans laquelle on mettoit, de trois en trois heures, huit gouttes d'ammoniaque, une tisane de valériane et de fleurs d'arnica, un liniment d'huile d'olive et d'ammoniaque sur le talon, la jambe et la cuisse*, furent les seuls moyens que j'employai pendant cinq jours, diminuant intérieurement la dose de *l'alcali* à mesure que les symptômes perdoient leur intensité. Le sixième, le jeune malade, débarrassé de son enflure et de tous les accidens, cessa tout-à-coup contre mon gré ses remèdes, et satisfit avec complaisance son appétit ; le septième, même con-

duite, il sortit, et se promena sans éprouver de mal-aise; le huitième, cinq heures après son déjeûner, le hoquet, les nausées, les vomissemens bilieux, l'enflure générale, les sueurs froides, les taches livides du membre reparurent. Je favorisai par une abondante boisson d'eau tiède la déplétion de l'estomac, et j'eus recours aux moyens que j'avois déjà employés avec succès; *j'y ajoutai l'emploi de la thériaque dans du vin généreux;* mais tout fut inutile, le malade mourut le lendemain; son cadavre exhaloit une odeur très-fétide.

Cette observation me paroît prouver que si la morsure de la vipère est plus dangereuse dans un temps chaud que dans un temps froid, elle ne laisse pas, dans ce dernier cas, de pouvoir être mortelle; 2°. que les remèdes doivent être continués quelques jours après la guérison, puisque la cessation des symptômes n'en est pas un signe assuré, et que les accidens peuvent se renouveler plusieurs jours après leur entière disparition; que ce venin agit sur le système nerveux, en éteignant la sensibilité, autant que comme ferment, en opérant la décomposition des fluides; car, dans ce dernier cas, il n'auroit pu agir après avoir été neutralisé et saturé, au lieu que, dans le premier, son impression sur les nerfs n'étant qu'assoupie, les effets ont pu se reproduire.

Sur une fièvre quarte guérie par la salivation.

*Cl****. de Chavanay, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament mol et pituiteux, étoit atteint depuis deux ans d'une fièvre quarte rebelle à tous les remèdes; son estomac vomissoit le quinquina dont on l'avoit gorgé, et pouvoit à peine supporter, sans les vomir, quelques alimens légers. Les membres abdominaux étoient œdématiés, le ventre volumineux, empâté, le visage bouffi, la langue blanchâtre, le pouls foible, la res-

piration courte, les urines claires, les selles muqueuses, les forces musculaires très-affoiblies, la tête pesante ; enfin, les accès duroient sept à huit heures dont deux en froid, la sueur qui les terminoit étoit visqueuse ; le malade avoit eu, deux ans auparavant, quelques boutons de galle dont il s'étoit débarrassé en trois jours par des frictions ; peu de temps après il avoit ressenti ses premiers accès. L'insuffisance des émétiques, des purgatifs, du quinquina, et des sels neutres dans la décoction de chardon étoilé, ces prodromes, et les effets avantageux du mercure dans les fièvres muqueuses, me décidèrent à employer ce remède ; le délabrement de l'estomac ne me permettant pas de l'administrer à l'intérieur, *je prescrivis des frictions avec la pommade citrine.* La première, du poids de douze grammes, fut faite la veille d'un accès ; la deuxième, le lendemain de cet accès ; la troisième, le jour suivant; la quatrième, le lendemain du second accès, celle-ci fut suivie d'un engorgement des glandes salivaires et d'un ptyalisme abondant; le troisième accès n'eut pas lieu. Je laissai pendant huit jours un libre cours à la salivation, qui dissipa la fièvre et l'œdématie ; je la modérai ensuite *par de légers purgatifs amers* qui diminuèrent l'intumescence du ventre ; elle cessa le quinzième, laissant le malade exténué, mais doué d'un bon appétit ; *des amers indigènes* et de bons alimens abrégèrent la convalescence, qui malgré la saison (la fin de l'automne en l'an 12) fut exempte de rechûtes.

Quoique la maladie muqueuse, dit *Vagler* (*de Morbo Mucoso*, pag. 69), soit de nature abdominale (et cette réflexion doit surtout s'appliquer à la fièvre quarte), elle peut affecter aussi d'autres parties. Dans l'épidémie de *Gottingue* il a vu la galle, les autres affections cutanées et les engorgemens lymphatiques offrir une des modifications de la constitution régnante et céder à l'emploi du mercure. *Grimaud*, dans son excellent Traité des Fièvres, conseille aussi ce remède dans les fièvres muqueuses. *Hoffman* dit l'avoir prescrit avec avantage. Il fut

déterminé à l'administrer, par la guérison inopinée d'un jeune homme qui, atteint depuis long-temps d'une fièvre quarte, en fut débarrassé par un bol mercuriel qu'un pharmacien lui donna par mégarde, et qui le fit beaucoup saliver.

Sur une plaie de poitrine avec des symptômes nerveux simulant un épanchement.

Duperret, graveur, âgé de vingt-deux ans, robuste et bien constitué, dans le désespoir d'une passion contrariée, se frappa le côté gauche de la poitrine avec un des instrumens de son état. Appelé sur-le-champ, je trouvai sous le mamelon gauche, sur le bord supérieur de la sixième côte sternale, une plaie ronde de deux lignes environ de diamètre. Le blessé étoit étendu sur le dos, sans connoissance, pâle, couvert d'une sueur froide; sa respiration étoit courte et laborieuse, son pouls petit, concentré, irrégulier, les hypocondres tendus; je crus d'abord que les symptômes que j'observois étoient le résultat d'une blessure du cœur et d'un épanchement dans la poitrine. Ne pouvant sans danger éclairer mon diagnostic par l'usage de la sonde (1), je demandai l'instrument vulnérant, et à mon grand étonnement, je m'apperçus qu'il consistoit en une petite lame d'acier, de cinq lignes de longueur au plus, montée sur un gros et large manche. Convaincu par cet examen que la blessure ne pouvoit être pénétrante, et qu'un spasme violent avoit

(1) L'usage de la sonde dans les plaies de poitrine, inutile pour le diagnostic et pour le traitement, peut devenir extrêmement dangereux. Des recherches indiscrètes peuvent rendre pénétrantes celles qui ne le sont pas, ouvrir un vaisseau que le fer meurtrier avoit respecté, détruire un caillot qui soutenoit encore le fil de la vie. (*Heurteloup.*)

seul produit les accidens qui simuloient l'épanchement, je pratiquai une saignée, je prescrivis *une potion tempérante*, et le lendemain le blessé, consolé par ses proches, se trouva guéri.

Rupture de Matrice au troisième mois de la grossesse.

Dans le courant de messidor an 11, madame *Grollé*, de Saint-Symphorien, âgée de trente ans, d'un tempérament mol et pituiteux, épuisée par la gestation et l'allaitement de cinq enfans, et par plusieurs fausses couches, portoit sur sa tête un fardeau, étant au troisième mois d'une nouvelle grossesse; elle fit un faux pas, et dans l'effort qu'elle fit pour s'empêcher de tomber, elle ressentit une douleur violente dans la matrice, suivie d'une sensation de chaleur dans le ventre, de défaillances, de sueurs froides et de syncope. Transportée chez elle, j'observai les symptômes suivans; pouls petit, foible, intermittent, ventre dur et tendu, face pâle, lèvres décolorées, yeux éteints, respiration foible, prostration des forces, sans hémorragie extérieure. Je crus reconnoître une rupture de matrice avec épanchement; et quoique ces accidens soient ordinairement mortels, guidé par ce principe *Melius est anceps remedium quàm nullum*, *je prescrivis des fomentations d'oxicrat très-froid sur le bas-ventre, la position horizontale, le repos, la diète, une tisane de riz avec la racine de consoude et le syrop de limon.* Le lendemain, la chaleur de la peau s'éleva, la malade put articuler quelques paroles; le quatrième jour, il y eut un léger mouvement de fièvre, suivi d'une sueur générale. La malade prit quelques alimens, et après quinze jours de repos se leva, et vaqua à ses affaires, sans ressentir d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse. Etonné de cette guérison aussi prompte qu'inattendue, j'annonçai qu'elle seroit de courte durée; en effet, un mois après le premier accident, les symptômes ci-dessus

énoncés reparurent avec beaucoup plus d'intensité, j'employai les mêmes moyens que la première fois, mais ils furent sans efficacité, et trois jours après la malade mourut. A l'ouverture du bas-ventre, il sortit de cette capacité environ deux pintes d'un sang noir et liquide, qui avoit pénétré jusques dans les intervalles des intestins. J'épongeai bien exactement, et je trouvai au-dessus de l'utérus un caillot aplati, de la largeur de ma main, un peu moins épais, brun, tenace, consistant, élastique comme la couenne inflammatoire, adhérent à la paroi antérieure des intestins grêles sans pénétrer dans leurs interstices, adhérent au fond de l'utérus, près de l'insertion de la trompe droite, sur une crevasse d'un pouce d'étendue, crevasse correspondant à l'implantation du placenta. J'ouvris la matrice, dont la membrane interne me parut molle et phlogosée, et j'en tirai un fétus mâle de quatre mois, bien conformé.

Les exemples de rupture de matrice à une époque aussi peu avancée de la grossesse sont assez rares; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la résistance que les intestins ont offerte au premier épanchement, qui s'est concrété à leur surface; le second n'est devenu mortel que par sa quantité et sa pénétration dans leur interstice; on auroit pu sans doute le prévenir en procurant la sortie du fétus et de ses dépendances avant la rechûte; ce moyen fut proposé dans une consultation, mais on refusa de l'accepter. Le premier succès avoit procuré à la malade et à ses proches une telle sécurité, que jamais on ne put leur persuader que les progrès de la grossesse, en dilatant la crevasse, renouvelleroient l'hémorragie, et qu'il étoit urgent de prévenir une récidive, qui ne pouvoit qu'être funeste.

Rétroversion de l'utérus avec rétention d'urine, simulant une hydropisie ascite.

Madame *C****. , de Solaize, âgée de trente-six ans , d'un tempérament pituiteux, sujette à des obliquités et des descentes de l'utérus, étant au troisième mois d'une grossesse, dans le courant de l'an 10, avoit de fréquentes envies d'uriner et d'aller à la garde-robe, avec un sentiment de pesanteur et des tiraillemens dans le bassin. Ces symptômes acquièrent plus d'intensité, et sont accompagnés des suivans : supression totale, puis incontinence d'urines, excrémens durs et rubantés, tuméfaction prodigieuse de l'abdomen, commençant par la région suspubienne, et s'étendant jusqu'à l'ombilic ; sensibilité des parois, œdématie des extrémités inférieures, pouls petit, mais régulier ; langue nette, coliques utérines légères. Les signes commémoratifs et actuels m'ayant fait soupçonner une rétention d'urine, j'introduisis un doigt dans le vagin pour connoître l'état de l'utérus ; je le trouvai renversé dans le bassin qu'il remplissoit, comprimant avec son fond le rectum, avec son orifice le col de la vessie. J'évacuai par le moyen d'une sonde environ quatre pintes d'urine ; l'effet principal détruit, je voulus en faire cesser la cause, et cherchai à redresser le viscère renversé en soulevant son fond avec deux doigts introduits dans le vagin, puis dans le rectum ; mais ces tentatives furent infructueuses. Les coliques utérines devinrent de plus en plus fortes, et huit jours après se terminèrent par l'expulsion du produit de la conception, qui eut lieu sans accidens, et fut suivie d'un prompt rétablissement.

La lecture de l'excellent Traité d'Opérations, par M. *Sabatier*, m'avoit offert l'exemple d'un cas semblable. L'accouchement prématuré est l'unique moyen de conserver la vie à la

femme ; cependant , comme il n'y a aucun inconvénient à tenter de ramener la matrice à sa position, en poussant son fond au-dessus du détroit abdominal, je crus devoir essayer cette réduction.

Sur l'accouchement d'un enfant à deux têtes.

Madame *Dumon*, de Solaize , âgée de vingt ans , au commencement d'août 1807, après un travail de trente-six heures , expulse de la vulve la tête d'un enfant à terme. Les efforts d'une sage-femme octogénaire avoient fatigué sans succès, pendant cinq ou six heures , l'accouchée, et lassé la patience des assistans. On réclama mes soins ; la tête sortie me parut volumineuse, la face en étoit tournée vers le pubis ; je dégageai d'abord les deux bras et tirai à moi ; mais à mon grand étonnement , il sortit un troisième , puis un quatrième bras, qui me parurent implantés sur le même tronc ; de légères tractions ne me réussissant pas , je glissai l'index de la main gauche pour connoître l'obstacle , et je trouvai une seconde tête voisine de la première et appartenant au même tronc. une perte considérable ajoutoit au danger de cette position et à mon embarras ; je ne pouvois terminer cet accouchement par les pieds. La matrice fortement contractée dans un premier accouchement ne m'auroit pas permis d'aller les saisir , la seconde tête étoit d'ailleurs très-grosse et fortement engagée ; avant de me décider à amputer celle qui étoit sortie , pour pouvoir appliquer le forceps sur celle qui restoit , j'essayai la manœuvre suivante : Je saisis avec la main gauche le col de la tête sortie ; avec la droite , je repoussai assez fortement la tête retenue , pour lui donner une position verticale ; cela fait , j'introduisis mon doigt dans la bouche de celle-ci , et je tirai sur la première. L'accouchement fut bientôt terminé ; un quart-d'heure après mon arrivée la femme fut délivrée.

Quelques symptômes de métrite s'étant manifestés, on les combattit avec des fomentations, la diète et des boissons délayantes; un mois après la jeune femme fut rétablie.

J'ai conservé dans l'esprit-de-vin cet enfant monstrueux, qui a deux têtes qui se font face, quatre bras, quatre épaules, un seul tronc, un seul cordon, deux extrémités inférieures, et une troisième située derrière le bassin, ressemblant assez bien, par sa forme autant que par sa situation, à une queue.

Sur l'accouchement d'un enfant sans membres.

Madame *R****., de Chasse, âgée de trente-six ans, bien constituée, épouse d'un homme septuagénaire, me fit appeler, sur la fin de 1805, pour l'accoucher; le travail terminé, les eaux écoulées, la position de l'enfant me parut transversale, la tête dans la fosse illiaque gauche, les fesses dans la droite, la poitrine vis-à-vis le sacrum, et l'épaule bien annoncée par la forme triangulaire de son os, engagée dans le bassin, mais sans aucune trace de bras. Après avoir soulevé cette épaule, je suivis, avec la main gauche que j'avois introduite, l'épine du dos jusqu'aux fesses, que je contournai pour aller saisir les pieds; mais il n'existoit point d'extrémités inférieures; après un instant de surprise, je me déterminai à ramener les fesses dans le bassin et à aider leur sortie. L'accouchement fut un peu long, en raison du volume considérable de ce tronc sans membres; l'enfant vint au monde vivant, il n'existoit aucuns vestiges d'extrémités, excepté les deux omoplates, et les clavicules. La voûte du palais manquoit, et les fosses nasales ne formoient, avec la bouche, qu'une cavité. Cet enfant vécut deux heures. La mère a été promptement rétablie.

Hémorragie utérine à la suite d'un accouchement.

Madame *J****., de Saint-Symphorien, âgée de vingt-cinq ans, d'une constitution délicate, molle et pituiteuse, accoucha heureusement, sur la fin de vendémiaire an 12, d'un enfant à terme, sain et bien conformé ; le placenta et l'enfant ayant été simultanément expulsés par la dernière douleur, la matrice resta dilatée, et il survint une perte foudroyante, que des frictions sèches, des fomentations d'oxicrat sur le ventre, et la titillation du col utérin ne purent arrêter. Convaincu par l'intégrité du placenta, par le volume considérable du ventre avant l'accouchement, par l'idiocrasie du sujet, que la perte étoit le résultat d'un état atonique de la matrice, je me décidai à faire, dans la cavité de ce viscère, *une injection d'eau froide, contenant un dixième de vinaigre.* Ce moyen réussit; la perte et la syncope cessèrent ; les suites de couches furent heureuses, et la femme, quoique très foible, put nourrir son enfant.

Placenta chatoné.

Madame *R****., de Marennes, âgée de trente-six ans, d'un tempérament foible et lymphatique, accouche heureusement d'un enfant à terme, sur la fin de 1806. La sage-femme, après la sortie de l'enfant, casse par des tractions violentes le cordon près de son insertion au placenta, qu'elle cherche ensuite vainement à extraire. Bientôt une perte abondante suivie de syncope, fait craindre pour les jours de l'accouchée. A mon arrivée, je trouve cette femme pâle, sans connoissance, presque sans pouls et sans respiration; voulant de suite recourir à la cause, j'introduis la main droite dans l'utérus, je trouve le placenta chatoné dans une poche correspondante à

la fosse illiaque droite ; l'ouverture de cette poche froncée par la contraction, permettoit à peine l'introduction de deux doigts : je la dilate ; et décolant le placenta, j'en fais l'extraction. Cette manœuvre fit cesser la syncope et renouvela la perte. La présence de ma main dans l'utérus, des lotions d'oxicrat sur les cuisses, et la région du pubis n'ayant pu déterminer la contraction de ce viscère et la cessation de l'hémorragie, j'eus recours à l'*injection* comme dans l'observation précédente ; l'effet et les résultats furent les mêmes.

J'ai observé que, dans les divers cas d'hémorragie, la syncope étoit souvent un moyen que la nature emploie pour en modérer l'intensité et empêcher que le sang et la vie ne s'écoulent trop promptement. Loin donc de chercher, par des odeurs fortes et d'autres stimulans, à rendre au malade l'usage de ses sens, il faut profiter de l'état de syncope pour arrêter l'hémorragie qui en est la cause.

Polype utérin ancien guéri par la ligature.

*Claudine T***.*, de St.-Symphorien, âgée de trente-cinq ans, éprouvoit depuis six ans une perte utérine habituelle. Pouls foible et intermittent, prostration des forces, perte de l'appétit, teint livide et plombé, affaissement moral, tels étoient les symptômes qu'elle m'offrit, lorsque, dans le courant de messidor an 10, elle réclama mes soins. J'examinai l'état de l'utérus, dont l'orifice me parut dilaté ; l'index introduit dans cet orifice m'y fit découvrir une tumeur fongueuse, molle, de la grosseur d'un œuf de pigeon, implantée à un pouce environ au-dessus du museau de tanche, par un pédicule de la grosseur du doigt ; j'en proposai la ligature, que je pratiquai huit jours après avec le double porte-nœud, et le serre-nœud de Dessaut. Le lendemain il y eut un écoulement de matières sanieuses ; je fis faire des *injections émollientes* qui furent con-

tinuées jusqu'au cinquième jour. A cette époque la tumeur tomba avec sa ligature; mais l'hémorragie utérine, la foiblesse et l'irrégularité du pouls et l'anorexie subsistoient comme avant l'opération ; *l'usage de la tisane de riz et de consoude, celui d'une décoction de quinquina avec l'acide sulfurique*, continuées pendant vingt jours, n'apportoient aucun amendement. Je me décidai à faire faire *des injections astringentes* qui eurent le plus grand succès ; un mois après l'opération la guérison du symptôme succéda à celle de la cause, et la malade a toujours joui depuis d'une bonne santé.

Sur plusieurs accidens produits par un taureau furieux.

M. *Joubert*, de Chasse, âgé de quarante ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution athlétique, reçut, dans le mois de septembre 1808, un coup de corne de taureau, qui déchira de bas en haut les tégumens et le muscle sterno-huméral, depuis la sixième côte du côté droit jusque sous la clavicule; un second, qui ouvrit le scrotum et donna issue au testicule droit; un troisième au jarret droit, qui glissa sur le tendon du muscle iskio-fémoro-péronier, et pénétra d'environ un pouce et demi entre ce tendon et la portion extérieure du trifemoro-rotulien ; un quatrième derrière l'angle de l'orbite gauche, avec lacératoin des tégumens et de l'aponévrose extérieure du temporo-maxillaire; enfin un coup de pied violent sur les côtes vertébro-abdominales du côté droit avec échimose et douleur, mais sans fracture. Je procédai de la manière suivante : le blessé fut couché, ses plaies bien lavées; je plaçai sous le bras droit, que je rapprochai du tronc, des compresses graduées; j'en mis aussi sur le sternum ; je rapprochai ensuite la vaste plaie de la poitrine avec des bandelettes et un bandage de corps échancré aux épaules et divisé à ses extrémités, que je croisai en les tirant en sens opposés ; j'opérai également la réunion des autres bles-

sures ; je *saignai* le malade, je fis fomenter la contusion avec de l'*alcool camphré*, et je prescrivis la diète, le repos et quelques infusions de fleurs de tilleul ; le troisième jour le pouls fut très-élevé, et je *réitérai la saignée* ; le quatrième, la suppuration m'obligea de lever l'appareil ; elle fut abondante à la poitrine, moindre au genou ; du cinquième au quatorzième, point de fièvre, cicatrices commençantes ; le quinzième jour, embarras gastrique, *purgatifs*, *toniques*, *tisane de chicorée* ; le vingt-unième, mêmes symptômes avec fièvre, nouvelles évacuations ; le trentième, exfoliation du tendon blessé ; le trente-cinquième, le malade prend un accès de fièvre traumatique pernicieuse, avec carus et délire, qui oblige d'*employer le quinquina* à haute dose ; les plaies s'élargissent, pansemens fréquens, *emploi des amers continués* jusqu'au cinquantième ; à la fin du second mois guérison complète.

Je me suis servi jusqu'à la fin des bandages unissant, ils m'ont paru hâter puissamment la cicatrice.

Bielle, âgé de seize ans, reçut le même jour, du même taureau, un coup de corne qui déchira le thoracofacial et les tégumens du col, et pénétra sous le sterno-mastoïdien, et un second sur la mâchoire inférieure, qui, après avoir traversé la peau, ouvrit l'artère faciale à son passage sur l'angle de l'os maxillaire et lacera le zigomato-maxiliaire. L'hémorragie fut considérable ; je l'arrêtai par la compression. Ce cas m'a offert une particularité assez essentielle, le muscle divisé s'est enflammé, et il en est résulté non seulement l'impossibilité d'alonger les fibres, mais encore la rigidité sympathique du zigomato-maxillaire opposé. Il est bien important de ne pas confondre ces cas avec le trismus ; je crois que si l'on analysoit bien les exemples de guérison du trismus opérée par des cataplasmes sur les mâchoires, et surtout par le cataplasme de fiente de cheval tant vanté par *Ambroise-Paré*, on verroit qu'il s'agissoit d'une in-

flammation des muscles et non d'une affection tétanique : une fracture de la mâchoire inférieure m'a mis à portée de voir encore cette espèce de faux trismus.

Claude Piraud, âgé de dix-sept ans, fort et robuste, rentrant dans la cour du château, et ignorant sans doute l'accident arrivé à son maître et à la domestique, ouvrit imprudemment la porte de l'étable dans laquelle on avoit renfermé le taureau auteur de tant de maux; l'animal furieux fondit sur lui avec impétuosité, et d'un coup de corne lui ouvrit transversalement le bas-ventre au-dessus de l'ombilic : toute la paroi étoit déchirée; l'estomac plein d'alimens, et tous les intestins sortirent, le blessé jeta un cri de douleur et de désespoir, et conserva sa connoissance. J'étois présent; je le fis transporter sur un lit; là, couché sur le dos, les cuisses fléchies sur le bassin, la tête sur la poitrine, et celle-ci sur l'abdomen, je préparai du fil et une aiguille. Une syncope qu'éprouva le blessé favorisa la réduction des viscères que ses cris déplaçoient constamment; un assistant m'aida à les assujettir. Je pratiquai la gastroraphie avec une mauvaise aiguille droite d'emballage, n'en ayant pas d'autres. Je couvris le tout de compresses que je maintins avec un bandage de corps. La syncope dura cinq heures. Le lendemain l'élévation du pouls, les douleurs abdominales me déterminèrent à faire *une saignée du bras*, et à insister sur la diète la plus rigoureuse. Le troisième jour, je fis une *seconde saignée*, le météorisme m'obligea de relâcher le bandage, et de faire faire des fomentations; le quatrième jour, vomissement de matières stercorales; *fomentations et lavemens émolliens;* le cinquième, diminution des accidens, *selles abondantes;* le huitième, *lavemens de casse*, *manne dans du bouillon*; le neuvième, section des points de suture. La plaie paroissoit réunie; le quinzième jour le malade est allé à la messe avec un bandage de corps.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que malgré la lacération inévitable des deux artères suspubiennes il n'y a eu aucune hémorragie.

Gangrène Sénile Topique.

Francon, de Saint-Symphorien, âgé de soixante-dix-neuf ans, de la plus haute stature, sec, maigre et robuste, au printemps de 1806 éprouve un ulcère au second orteil du pied gauche, qu'il attribue à la pression de sa chaussure, et qu'il néglige. Au 1er. octobre suivant, orteil sphacelé, sec, et noir jusques sur le dos du pied, où s'observe une aréole violette. Pied tuméfié, sans douleur, sans rougeur, fonctions digestives en bon état, physiognomie naturelle, pouls développé et sans fièvre, moral tranquille. Tisane amère, régime tonique, *pansement avec l'alcohol camphré*. Le 5, gangrène commençante aux deux orteils suivans, douleurs dans le pied et le gras de jambe. *Mêmes moyens*. Le 10, sphacèle des deux autres orteils, douleurs vives dans la jambe, tuméfaction du pied, *cataplasme avec la mie de pain et la décoction de feuilles de noyer aiguisée par l'alcohol camphré*, *électuaire de quinquina*. Du 11 au 15, anorexie, anxiétés, fièvre le soir, le malade attribue au quinquina la perte de son appétit, et en cesse l'usage. Disparition de la fièvre et du mal-aise, diminution de la tuméfaction du pied. Le malade mange comme dans l'état de santé parfaite, et boit sa bouteille de vin à chaque repas, se bornant à appliquer sur ses orteils noirs et secs un linge trempé *dans la décoction de feuilles de noyer aiguisée d'alcohol*, ou d'*acide acéteux camphré*. Le cinquantième jour une rougeur à la base des orteils annonça que la nature vouloit séparer le mort du vif. Le cinquante-sixième, un point de suppuration commença cette séparation, qui fut achevée le quatre-vingtième, à l'aide des instrumens; l'ulcère fut vermeil jusqu'au quatre-vingt-

seizième. A cette époque, la pourriture s'en empara, et étendit ses ravages sous la face plantaire du pied. *Pansement avec le styrax, et le quina en poudre électuaire de quina avec le tartrite acidule de potasse.* Ce remède, qui paroissoit si bien indiqué, procura de nouveau la fièvre et les symptômes d'un embarras gastrique, qui obligèrent de renoncer entièrement à son emploi intérieur, et à le remplacer par quelques infusions de plantes amères indigènes. Cette fois, la cessation de la fièvre et le retour de l'appétit coïncidèrent encore parfaitement avec la suppression de l'écorce péruvienne. Le malade continua son régime et l'usage de sa bouteille. *Je pratiquai l'ustion de l'ulcère avec un charbon ardent* tous les huit jours, quelquefois plus souvent quand il s'aggrandissoit. Le cent cinquantième jour, malgré la saillie des os du métatarse, dont les extrémités sembloient disséquées, la cicatrice a été achevée et la guérison complette. Ce bon vieillard vit encore, il marche en appuyant sur le talon, et jouit d'une bonne santé.

Cette gangrène sans fièvre et sans aucun désordre des fonctions, offre l'exemple d'une débilité locale, dans laquelle la nature jouissant de toute son énergie, ne peut plus répandre la vie dans une partie, par le vice même de cette partie qu'elle oublie, qu'elle abandonne à sa propre foiblesse. Elle prouve que toutes les gangrènes séniles ne tiennent pas à la prostration, à la résolution générale des forces; qu'il est possible de les guérir quelquefois en déterminant par un régime tonique et des topiques stimulans cette réaction salutaire, cette inflammation locale, qui sépare ce qui est gangréné de ce qui est sain, et empêche que la mort ne continue d'empiéter sur le domaine de la vie.

Fièvre éphémère gangréneuse (Ataxc-adynamique).

Poulet, de Ternay, âgé de soixante-sept ans, d'un tempérament sanguin, adonné au vin, éprouve, dans l'automne de 1804, un accès de fièvre violent qui dure vingt-quatre heures, et se termine par une escarre gangréneuse dans la région lombaire, large de quatre travers de doigts, et bordée par un cercle rouge et enflammé. Cette maladie céda à l'*usage intérieur du quinquina, des cordiaux, à l'application d'un cataplasme camphré, à des pansemens avec le styrax*, à un bon régime. Par répugnance pour l'établissement d'un cautère, le malade conserva un ulcère au dos jusques sur la fin de 1805, se purgea à cette époque, et jouit pendant deux ans d'une assez bonne santé.

Dans le mois d'août 1807, ayant passé la journée dans un marais voisin de son habitation, Poulet ressentit le soir un rigor violent, des nausées, des vomissemens bilieux, de la céphalalgie, des anxiétés; à ces symptômes généraux se joignirent un froid réel et thermométrique des membres abdominaux, avec des tiraillemens dans les gras des jambes et un sentiment d'ustion à l'extrémité des orteils. L'action du calorique ne put détruire ni la sensation ni le froid. Le lendemain, je trouvai les dix orteils noirs et secs comme ceux d'une momie, les pieds et la partie inférieure de chaque jambe engorgés, d'un violet pâle, et froids comme le marbre, la peau sèche, la langue noire, la soif ardente, le pouls petit, serré, irrégulier, les urines colorées, la respiration courte, la tête saine, quoiqu'avec affaissement moral bien caractérisé par l'état de stupeur du regard, le ventre libre. Les progrès rapides de cette maladie et l'odeur cadavéreuse jointe à cet appareil formidable de symptômes me firent porter un fâcheux prognostic. *J'employai intérieurement le camphre, le quin-*

quina, le muriate d'ammoniaque, une infusion d'arnica avec l'acétate d'ammoniaque, une tisane vineuse de serpentaire et de cannelle, j'appliquai sur les extrémités une décoction d'absynthe camphrée. Le quatrième jour le pouls s'éleva, il y eut de la moiteur, la langue s'humecta, les jambes et les cuisses étoient noires et tuméfiées, mais sans aucune rougeur, qui annonçât un effort salutaire de la nature. Le quatorzième jour il sortit des jambes et du pied une quantité considérable de sérosité rousse et fétide, entraînant des lambeaux de tégument, les chairs adjacentes étoient violettes. J'*enveloppai les deux membres malades avec des linges trempés dans la décoction de quinquina aiguisée avec le vinaigre camphré*, je fis préalablement des incisions assez profondes, mais il ne sortit que de la sérosité. Le dix-septième, ventre tuméfié, pâteux, incohérence dans les idées, pouls foible, intermittent, difficulté de se tenir dans une position horizontale, et de respirer ; le dix-neuvième œdématie des membres thorachiques, hoquets, sueurs froides, diarrhée colliquative, face hippocratique ; le vingtième, mort du sujet. Cette observation offre deux nuances de la fièvre éphémère gangréneuse, produites, comme la plupart des fièvres ataxiques, par l'action d'un miasme répandu dans l'atmosphère ; la première n'a duré que vingt-quatre heures, la nature a triomphé de la cause ; le traitement indiqué, du symptôme. Dans la seconde, l'âge, la foiblesse du sujet ont rendu infructueux les efforts de la nature et les secours de l'art.

Hippocrate, dans le neuvième malade du premier livre des épidémies, nous a donné, avec son laconisme et son exactitude ordinaires, l'exemple d'une fièvre éphémère gangréneuse, qui fut mortelle le second jour : *Critoni in thaso erecto et ambulanti, pedis pollex vehementer dolere cepit ; decubuit eodem die, horrescens, fastidiosus, parùm incalescens; nocte deliravit ; secundo, tumor per totum pedem, et usque ad talum, sub-*

rubens , et cum contentione , pustulæ nigræ , febris acuta : insaniit ; à ventre autem mera biliosa copiosa effluxerunt ; mortuus est à principio 2°. die. Val. p. 77.

La fièvre éphémère gangréneuse est quelquefois contagieuse ; telle étoit celle qui régna en 1780 à l'hôpital militaire de Vienne, dont *Bursérius* a donné la description, d'après *Jacques Reinleinus*, médecin de cet hôpital : *Milites qui infirmariorum munere fungebantur, sani, robusti, simul et semel collabebantur. Facies fuit ex flavo livida, oculi semimortui, excavati, nasus acuminatus, frons et cutis rigida, extrema suprà et infrà in principio pallida, paulò post frigida, successivè livida, nigra ; pulsus debilissimus, respiratio summa, anxia, vomitus continuus, materiæ viridis, æruginosæ fœtidæ ; lingua humida, tremula, obcessa, sitis pauca, alvus tarda, enematibus sollicitata, viridis ; cadaver redolens, hypocondria tensa, tristitia summa. Sub finem tertiæ, quartæ, etiam sextæ diei, inter anxietates maximas, frequentia animi deliquia et convulsiones, secuta est mors.* Il vante beaucoup, dans l'invasion de la maladie, les bons effets de l'infusion de fleurs d'*arnica montana*, avec l'esprit de *mendererus* (acétate d'ammoniaque). *Forte huic ego (inquit Reinleinus) quoque vitam debeo, qui nec corticem peruvianam nec camphoram, nec acida mineralia ferre potui. Chirurgorum et infirmariorum plurium, qui dum insolitam illam debilitatem, veneni jam suscepti praenuntiam animadverterunt, statim quæsiverunt auxilium. Evacuata per datum emeticum materia viscida, interdùm biliosa, et sumpto post modum per epicrasin spiritu mendereri, cum infuso florum arnicae, ortoque indè copioso sudore, periculum feliciter evaserunt.* La matière morbifique n'avoit pas encore appuyé fortement sur les forces vitales, elle étoit, comme dit *Grimaud*, libre et flottante, les vomissemens et les sueurs ont pu l'expulser ; mais à une époque plus avancée, l'art est réduit à combattre ses effets.

C'est pour cette raison que la considération de l'épidémie régnante fournit de grands avantages au médecin observateur, et qu'il traite avec plus d'avantage, toutes choses égales d'ailleurs, une maladie épidémique qu'une sporadique. Dans la première, en effet, dès les premiers symptômes il sait quelle sera la maladie, et, comme *Reinlenius*, il en attaque vivement la cause avant qu'elle ait jeté de profondes racines; dans la seconde, au contraire, ignorant, à l'invasion, l'ennemi qu'il aura à combattre, il attend que les symptômes le lui apprennent, c'est-à-dire qu'il attend ses ravages.

Les miasmes agissent le plus souvent sur le système général, comme dans l'épidémie décrite par *Burserius*, le malade d'Hippocrate et l'observation de Poulet. On en trouve encore un exemple dans le cas suivant rapporté par M. *Chaptal*, dans ses savantes leçons de chimie : « Un Anglais étoit at-» teint chaque année de fièvres d'un mauvais caractère; son » médecin ayant apperçu dans une tonne de son jardin sous » laquelle il passoit, dans la belle saison, plusieurs heures » de la journée, une plante de rhustoxicodendrum, fit couper » cet arbuste, et l'effet disparut avec sa cause. » Il est aussi des circonstances où, comme nous l'avons déjà vu dans la maladie de *Grimau*, les miasmes agissent d'une manière topique. Le docteur *Bally*, dans une excellente dissertation sur la gangrène, rapporte qu'un ouvrier chargé d'élaguer, dans le jardin de botanique de Montpellier, des branches de rhustoxicodendrum, qui couvroient les allées, fut atteint d'une gangrène au bras gauche, qu'il avoit laissé nu pendant longtemps dans le feuillage épais de ce végétal dangereux.

Tétanos.

Terlain, de Saint-Symphorien, robuste, adonné au vin, âgé de cinquante-huit ans, dans le mois de septembre 1806 s'endormit sur la terre étant ivre, et le lendemain se plaignit de douleurs vagues dans les articulations, de roideur dans les membres, et de difficulté d'avaler. Pediluves, boissons diaphorétiques; deuxième jour, démangeaison de la peau, resserrement de poitrine, crampes dans les muscles des jambes, pouls petit, serré, fréquent, ventre libre. *Bain tiède d'une heure, tisane de valériane et de fleurs de tilleul, potion avec un décigramme extrait gommeux d'opium, et deux grammes d'acétate ammoniacal dans un véhicule à prendre par cuillerée en vingt-quatre heures;* troisième et quatrième jours, même état, *mêmes moyens*; urines colorées, lavemens; cinquième, trismus violent, pouls dur, plein, développé; yeux larmoyans; *trois bains de deux heures, trois décigrammes d'opium dans la potion*; sixième jour, rigidité des muscles de la partie postérieure du tronc; septième, emprostotonos, et conséquemment rigidité spastique de tout le système musculaire de la vie animale, excepté des bras qui ont été flexibles pendant tout le cours de la maladie; délire, soubresauts, alternatives de flexion et d'extension du tronc et des membres abdominaux; visage coloré, yeux saillans, douleurs vives, cris aigus, impossibilité de recevoir des lavemens, respiration difficile, resserrement du pharinx tel, que le malade qui jusqu'alors avoit avalé, quoiqu'avec peine, les liquides qu'on introduisoit par l'intervalle des premières molaires absentes, rendoit toutes les boissons par le nez. *Trois bains de quatre heures.* Pour asseoir le malade dans sa baignoire, on l'y tenoit debout pendant quelque temps, tandis qu'on *le fomentoit sur toute la surface du corps avec la teinture ano-*

dine suivante : Morelle et jusquiame, de chaque une poignée ; faites bouillir dans deux pintes d'eau, passez, ajoutez à la colature une once d'extrait gommeux d'opium : ce topique permit de lui donner un bouillon, et quelques tasses de tisane dans le dernier bain ; le huitième, il y eut un quart-d'heure de rémission dans le troisième bain ; cette rémission fut de plus longue durée, et se prolongea au sortir du bain les jours suivans ; le quatorzième jour, *on jeta dans le bain le reste de la décoction*, au sortir de ce bain, pendant lequel il fut très-bien, le malade eut une sueur générale, vaporeuse et abondante, qui rendit aux muscles leur souplesse ; *je continuai néanmoins les bains jusqu'au trentième*, parce que le trismus n'étoit pas entièrement disparu, et je diminuai la dose du narcotique et la durée de l'immersion. *Une tisane de casse et de tamarins* remédia à la constipation qu'avoit occasionnée l'opium ; le trente-sixième, la guérison fut complette. Cet homme a joui depuis d'une bonne santé.

Le tétanos est une maladie assez fréquente dans les environs de Saint-Symphorien, et je suis très-disposé à le croire encore un des effets de l'action de l'air humide et marécageux de ces contrées. Cette maladie terrible est presque toujours mortelle. Rien de plus obscur que ses diverses causes, rien de plus contradictoire que les remèdes que chaque auteur a préconisés, rien de plus incertain que leur efficacité : on rendroit un bien grand service à l'humanité, si l'on pouvoit jeter quelques lumières sur une maladie si fréquente dans nos armées où elle fait presqu'autant de victimes que de sujets elle attaque ; si l'on pouvoit, par des inductions puisées dans la pratique, débrouiller le chaos de son éthiologie, et concilier les contradictions nombreuses de sa thérapeutique, en rattachant à chaque série de faits les remèdes qui leur sont convenables.

Réflexions sur le Tétanos.

Le tétanos consiste dans un spasme tonique et permanent

des muscles de la vie animale, et sur-tout des extenseurs. Cette fixité du spasme constitue l'essence de cette maladie, et la distingue des convulsions marquées par des alternatives de contractions et de relâchemens.

Les différences se tirent : 1°. *de la partie affectée ;* de-là les noms de trismus, d'oppistothonos, d'emprostothonos, ou de tétanos, proprement dits, pour désigner que le spasme affecte les muscles élévateurs de la mâchoire inférieure, ceux des régions postérieures ou autres du tronc, ou tous les muscles en général. Le pleurothonos ou tétanos latéral a été révoqué en doute ; mais il existe, et j'en ai vu un exemple. Les auteurs ont aussi rapporté quelques observations d'affections tétaniques partielles de quelques membres, mais sans leur donner de dénominations. 2°. *Du type de la maladie. Hippocrate* a vu un malade se promener dans les intervalles des accès d'un tétanos intermittent. *Fernel* et *Stork* citent des cas semblables. Les tétanos sont le plus souvent rémittens, tel est celui que nous avons rapporté. Ils sont aussi continus, tels sont les tétanos droits observés par *Cilano*, *Schulze*, et *Wepfer*. 3°. *De la durée*. Le tétanos est aigu ou chronique. *Fournier* rapporte un cas où la maladie se déclara deux heures après une amputation de doigts, et emporta le sujet en quatorze heures. J'ai vu à Saint-Symphorien un tétanos immédiat qui emporta en trente-six heures un jeune homme qui s'étoit percé avec un clou l'aponévrose plantaire. *Wigth*, *Morgagni*, *Bontius*, ont vu des cas semblables ; c'est à cette espèce qu'il faut appliquer l'aphorisme 5 du vieillard de Cos : *qui à tetano corripiuntur, in quatuor diebus pereunt; si verò hos effugerint, sanescunt.* Le tétanos, simplement aigu, peut durer jusqu'au quatorzième ou vingt-unième jour. *Foësius* en cite des exemples ; on en trouve dans *Hippocrate*, et dans la plupart de ses commentateurs, qui ont mis leur esprit à la torture pour concilier sur ce point,

comme sur tant d'autres, les contradictions apparentes du père de la médecine. Les tétanos chroniques sont rares. 4°. *De la cause.* On a distingué le tétanos en idiopathique et en symptomatique (le premier est celui qui n'a été précédé d'aucune autre maladie; le second, est celui qui succède à une maladie quelconque, et plus particulièrement à une plaie ou à un ulcère, on le nomme alors tétanos traumatique); cette distinction prise dans la vraie acception des mots, me paroît fausse; par exemple, si une blessure du zygomato-maxillaire est suivie du trismus, l'effet et la cause semblent à la vérité avoir le même siége; mais la cause réelle, celle qui produit la réaction insolite du centre nerveux sur la contractilité du muscle, existe dans la lésion même de ce centre, comme l'ont très-bien démontré les expériences récemment faites par MM. *Nysten* et *Magendie*, sur l'action de l'upas tieuté, du nux strychnos, et de l'ignatia amara, sur la colonne épinière. En vain appliqueroit-on sur un muscle des stimulans actifs, on ne détermineroit sa rigidité tétanique qu'autant que leur action se propageroit à ce centre de la myotilité. Le tétanos est quelquefois le symptôme d'une maladie interne. Le docteur *Duval*, dans la seconde partie des actes de la société de médecine de Bruxelles, rapporte l'observation d'une fièvre-quarte, dont les accès s'accompagnoient de la contraction tétanique de tout le système musculaire de la moitié perpendiculaire du corps, et qui duroit depuis quatorze mois, en alternant pendant chaque accès, pour la moitié du corps affectée. *Médicus* a traité à Manheim une épidémie de fièvres intermittentes, ataxo-tétaniques. Dans la fièvre cérébrale, décrite par M. le professeur *Pinel*, et par M. *Godefroy*, qui a inséré dans les mémoires de la société médicale d'émulation de Paris, quatrième année, page 141, les observations recueillies sur cette maladie à la Salpétrière, le tétanos paroît un des symptômes les plus constans.

Pour énumérer les *causes* du tétanos, il faudroit d'une part passer en revue tous les agens capables d'exercer une action sur notre être physique et moral, et, de l'autre, dérouler le vaste tableau de toutes les infirmités humaines. Nous allons essayer de déterminer le mode d'action de ces agens, sans entrer dans le détail fastidieux de leur exposition successive.

Les *causes* du tétanos sont *prédisposantes* ou *occasionnelles*. Les premières consistent dans un état particulier d'excitabilité du cerveau, et surtout de la moëlle épinière, qui est inhérente à l'ydiosynchrasie ou acquise par l'habitation des contrées équatoriales, par des veilles opiniâtres, des contentions d'esprit ou des affections vives de l'ame, surtout par le chagrin et la terreur.

Les secondes sont essentielles ou formelles. — La cause essentielle ou prochaine consiste dans la métastase sur la moëlle épinière, d'une irritation vive primitivement établie ailleurs, et dans la réaction de cette moëlle sur les nerfs de la vie animale. — La cause occasionnelle, formelle ou excitante, comprend tout ce qui peut produire cette irritation ; nous entrerons à ce sujet dans quelques détails en parlant du traitement.

Les *symptômes* du tétanos sont les suivans : 1°. douleurs dans la partie où la maladie a sa source ; la considération de ce signe est de la plus haute importance, elle seule peut, dans tous les cas, procurer au praticien vraiment observateur les moyens de traiter convenablement la maladie ; et si le tétanos est si souvent mortel c'est parce qu'on a constamment négligé cette source précieuse d'indications ; 2°. douleurs dans d'autres parties, céphalalgie, bâillemens, disphagie et ptyalisme, lombago, trismus, rigidité musculaire, soubresaut des tendons ; 3°. visage pâle ou rouge, mais plus souvent rouge, yeux larmoyans ; grincemens des dents, qui sont rapprochées ; rire sardonique, ventre dur avec rétraction des muscles, ou quand la cause existe dans la cavité, avec tension et ballo-

nement ; sanglots , convulsions cloniques , symptômes hystériques, veilles rebelles à l'action de l'opium , ou sommeil interrompu par des rêves effrayans ; fonctions intellectuelles très-saines le plus souvent , quelquefois cependant perverties par un délire taciturne ou féroce ; respiration libre au commencement, un peu gênée sur la fin , pouls ordinairement dur, plein, fréquent, mais régulier, quelquefois néanmoins petit, dur, vacillant et irrégulier ; le sang offre, dans le plus grand nombre de cas, la couenne inflammatoire ; le spasme des sphincters et des fessiers produit la constipation ; l'urine coule assez librement, les sueurs, quand elles ont lieu, sont chaudes et partielles. Je n'entrerai pas dans le détail des phénomènes particuliers à la contraction de tels ou tels appareils musculaires, et par lesquels le malade, roide, immobile, semble quelquefois, comme *Niobé* et *Anaxarette*, changés en statues. J'ajouterai seulement un signe qui jetera de nouvelles lumières sur l'ætiologie de cette cruelle maladie ; je veux parler du sentiment de formication dans la moëlle épinière, semblable à celui résultant de cordons qui descendroient le long du dos, ou d'un fluide fortement injecté dans la cavité vertébrale ; ce signe est le présage d'une terminaison favorable.

Le prognostic est en général fâcheux, il varie selon l'espèce de tétanos ; le traumatique est à-la-fois le plus fréquent et le plus funeste.

Si, dans la *thérapeutique*, la multiplicité, le luxe des remèdes est, dans beaucoup de cas, la preuve de leur insuffisance, aucune maladie n'offre mieux que le tétanos la preuve de cette vérité ; pourquoi cela ? parce qu'on n'a pas apporté dans l'analyse des symptômes, et dans la recherche des causes, toute l'attention convenable, et qu'en général on s'est borné à faire la chasse aux symptômes tétaniques. Consultons l'observation, sur-tout dans les cas assez rares, où un traitement rationel bien

dirigé a triomphé de la maladie, il nous sera facile d'en tirer des conséquences.

Tétanos à perceptis.

Hanneman a guéri avec l'opium et le castoreum une jeune fille atteinte du tétanos à la suite d'un accès de jalousie. *Aretée, Wyt, Marcel* ont employé l'opium et le musc avec le même avantage, dans des cas où la maladie étoit l'effet d'une passion vive de l'ame.

Tétanos à circumfusis.

Hoffer a guéri par des diaphorétiques, des bains chauds et des vésicatoires, une femme atteinte du tétanos, pour s'être exposée de grand matin à un air frais trois mois après un accouchement. *Schmulher* a traité avec succès, dans les montagnes de la Bohême et de la Moravie, des soldats atteints de tétanos produit par les vicissitudes de l'atmosphère, en leur procurant une diaphorèse abondante. Les sudorifiques ont été vantés dans cette maladie par *Bajon*, *Poupé Déportes*, *d'Azilles*, et par tous les médecins qui ont exercé dans les Antilles, dont l'air chaud et humide est saturé de miasmes qui semblent produire spécifiquement cette affection. L'ammoniaque, les bains tenant en dissolution du carbonate de potasse, ont également réussi, en provoquant la sueur. Des Marattes ayant attaqué le vaisseau la Senie, monté par *Lapeyrouse*, on descendit pendant l'action, dans la cale, un homme atteint du tétanos, et l'on ferma par mégarde les écoutilles ; la sueur excessive qu'il éprouva le débarrassa de sa maladie. *Sauvages* a guéri, par l'usage des boissons diaphorétiques, un jeune homme de Montpellier, atteint du tétanos, pour être descendu dans un puits ayant chaud.

Tétanos à ingestis.

De Haën, *Thomas Bartholin et Vogel* ont guéri par l'émétique, des tétanos produits par des embarras gastriques, quoique l'émétique, comme irritant, ait occasionné quelquefois cette maladie, quand il étoit donné à trop haute dose chez des sujets irritables. *Chalmen*, *Wyts* et *Medicus* ont employé avantageusement les purgatifs; ce dernier sur-tout a décrit une épidémie de fièvres ataxo-tétaniques qui exigeoient les évacuans avant le quinquina. Une foule d'observations constatent des cures merveilleuses de tétanos opérées par des vermifuges.

Tétanos à retentis.

Marx a guéri, avec une décoction de glands de chêne torréfiés et l'infusion d'aurone, un tétanos produit par la suppression des règles. Les emménagogues guérirent une jeune fille qui, par le chagrin de la mort de son père, éprouva une suppression de règles, suivie d'un tétanos qui se manifestoit tous les mois à l'époque où cette évacuation devoit avoir lieu.

Tétanos à excretis.

De Haën a guéri trois fois du tétanos un jeune homme chez lequel la maladie avoit pour symptômes avant-coureurs une diarrhée fétide. Le remède employé fut une mixture astringente.

Storch a guéri, par les remèdes indiqués par la maladie principale, une foule de tétanos symptomatiques.

Tétanos à vulneribus.

Le tétanos traumatique nous offre sur-tout les exemples de guérisons les plus extraordinaires, obtenues par des moyens qui paroissent vraiment contradictoires; aussi *Sthol* a-t-il dit avec beaucoup de raison, *Vix ullum remedium est, quod non ali-*

quando nobis nervinum fuerit. Hippocrate employoit l'ellébore et le bain froid, d'après ce principe *febris spasmum solvit.* J'ai vu renouveler avec succès cette méthode à l'hôpital militaire de Grenoble, par M. *Delacour.* Il donnoit, dès l'invasion, l'émétique à haute dose; après le vomissement il faisoit plonger le malade dans un bain froid, et après deux ou trois immersions lui donnoit du vin. *Ambroise Paré* conseilloit de scarifier les plaies d'armes à feu et d'y appliquer des irritans dans le cas de tétanos. *Bilguerus*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, année 1770, a renouvelé ce précepte. M. *Heurteloup*, inspecteur-général du service de santé, l'a fait mettre en pratique dans les ambulances, et l'a inséré dans une dissertation sur le tétanos. *Fournier*, dans un ouvrage où il vante beaucoup l'emploi intérieur de l'ammoniaque comme sudorifique, insiste fortement sur la nécessité de panser les plaies des tétaniques avec la pommade mercurielle épispastique. L'opium, le musc, le camphre, les bains, les saignées, les évacuans, les anthelmintiques ont également en leur faveur des succès.

Si l'on se rappelle maintenant ce que nous avons dit de la cause du tétanos, on verra que cette maladie pouvant être le résultat d'une irritation appliquée indistinctement à tous nos organes, exige un traitement différent, suivant la nature de l'organe primitivement affecté, et que la polypharmacie usitée dans son traitement doit être envisagée comme une mine féconde, dont le médecin observateur peut extraire des remèdes précieux.

Traitement.

Il y a deux indications principales à remplir, comme il y a dans l'essence de cette maladie deux élémens principaux à combattre. *La première consiste à agir sur l'organe irrité; la seconde, à agir sur le centre nerveux dont la réaction excite avec tant de force le système musculaire.*

1°. *L'organe irrité* se présente dans les deux états suivans : l'irritation y est éteinte, ou elle y subsiste encore avec plus ou moins d'intensité.

Le plus souvent *l'irritation locale a cessé* au moment où le tétanos se manifeste ; et cette maladie, comme je l'ai déjà dit, paroît résulter d'une métaptose, d'une délitescence nerveuse. Dans les plaies, dans les ulcères, elle est annoncée par le dessèchement, l'affaissement de leurs bords, mais surtout par leur insensibilité ; il n'est pas rare de la voir se manifester, même après la cicatrisation. A Vienne, un jeune homme vigoureux (*Clandi*) qui avoit supporté avec courage l'opération du bubonocelle, périt d'un tétanos droit universel, au moment où la cicatrice fut achevée. Un autre (*Boulanger, fils*), qui avoit eu la main fracassée par les éclats d'un fusil, fut pris d'un opistothonos, après la consolidation de la cicatrice. Quand des coliques produites par des sabures, des vers ou des excrémens, sont suivies du tétanos, le ballonement du ventre et la cessation de la douleur locale précèdent ordinairement les mouvemens orageux du syst me musculaire. L'irritation de la peau et des articulations produite par les nuits froides et humides de l'Inde, occasionne *la crampe*, espèce de tétanos droit continu, qui est mortel en vingt-quatre heures, si l'on n'y oppose de prompts secours. *D'Azille* a observé qu'un état de stupeur et d'insensibilité précédoit constamment la rigidité générale. Dans toutes les maladies externes la douleur cesse ou diminue considérablement quelques instans avant l'invasion du tétanos. C'est à la ténacité de la douleur locale dans les affections cancéreuses, qu'est due la rareté du tétanos dans ces maladies ; il semble qu'il ait répugné à la nature de réunir dans le même individu ces deux terribles fléaux. Dans les maladies internes, c'est ordinairement au milieu des signes favorables de la troisième période, que cette fâcheuse épigénèse se manifeste.

Quelquefois *l'irritation locale subsiste* encore dans l'organe, dont l'action sympathique sur le siége de la motilité produit le

tétanos : cela s'observe dans les luxations ou fractures non réduites, les caries, ulcères ou exostoses qui avoisinent des parties charnues, dans les cas où des poisons âcres agissent sur l'estomac, dans ceux où un nerf est piqué, lié, ou imparfaitement coupé. Néanmoins, dans toutes ces circonstances, c'est sur la fin d'un paroxisme douloureux que les bâillemens, la difficulté d'avaler et d'écarter les mâchoires annoncent l'invasion des trismus. Il semble que la douleur, cette sentinelle vigilante de la vie de l'individu, ne persiste que pour avertir plus sûrement le médecin du siége primitif de la maladie.

Pour satisfaire aux indications que présente la disparition de la douleur locale, on employe dans les plaies, dans les ulcères, des topiques irritans, pour la rappeler à son siége primitif et rétablir la suppuration ; on rouvre même la cicatrice si elle est faite ; on donne l'émétique dans les embarras gastriques ; les purgatifs, dans les sabures intestinales, seuls ou associés aux anthelmintiques quand il existe des vers ; les lavemens, dans les cas de constipation ; les sudorifiques auxquels on joint l'emploi extérieur des vésicatoires volans, si une affection cutanée ou rhumatismale a précédé ; on doit peu craindre, à l'invasion du tétanos (à moins qu'il ne dépende d'un cholera morbus), d'ajouter à son intensité par des évacuans dont l'action s'exerce sur les organes digestifs, parce qu'il existe jusqu'à un certain degré, entre les organes de la vie animale et ceux de la vie organique, une indépendance bien prouvée par la facilité avec laquelle s'opèrent les digestions et les excrétions dans le tétanos. Ces irritans internes agissent comme révulsifs de l'excitation portée sur le centre nerveux, et comme évacuants pour la cause matérielle permanente de cette excitation (c'étoit, comme nous l'avons déjà vu, la pratique d'*Hippocrate*, qui commençoit par donner l'ellébore). Aussi est-il de la dernière importance d'étudier attentivement les prodromes, pour découvrir dans les tétanos sans lésion de substance, l'endroit précis duquel part la maladie. La douleur locale est ici semblable

à l'étincelle; comme elle, elle présage, elle occasionne l'incendie ; comme elle, elle cède à de foibles moyens dans son principe ; comme elle, enfin, elle résiste aux plus énergiques dans ses effets.

Quand l'irritation locale subsiste toujours, il s'établit entre l'organe qui en est le siége, et le centre nerveux qui réagit, une série, une alternative d'influences, qu'il importe de faire cesser, si c'est une luxation, une fracture non réduite, qui occasionne le tétanos, en replaçant les os dans leur position naturelle, en amputant même le membre s'il étoit peu important, comme un doigt ou un orteil, ou s'il étoit désorganisé comme dans les fractures comminutives ; si c'étoit un nerf lié ou à demi-coupé, en le coupant totalement, et dans le premier cas au-dessus de la ligature; si c'étoit une dent cariée, en l'arrachant. Il est des cas cependant où l'on est dans l'impossibilité de détruire la cause de l'irritation locale ; tel étoit celui d'un homme auquel un nodus de goutte placé dans la colonne vertébrale, procura un tétanos dont il mourut; on sent qu'alors il faut se borner à des moyens généraux. Si des poisons âcres corrodent l'estomac on les expulse par des huileux, on corrige leur impression par des boissons mucilagineuses. Si le tétanos succède à une évacuation retenue, il faut la rappeler ; à une maladie interne, il faut employer les moyens propres à diminuer la sensibilité des parties sur lesquelles la nature dirige ses mouvemens, en même-temps qu'on prescrit les remèdes indiqués par l'essence même de cette maladie, comme le quinquina si c'est une fièvre intermittente, etc.

Rappeler l'irritation dans les cas où elle est totalement disparue, la modérer, la faire cesser même dans ceux où elle subsiste encore, ne paroîtra point une contradiction, si l'on fait attention que les révulsifs ne doivent être employés que les premiers jours, que l'excrétion qu'ils produisent peut emporter la cause matérielle du tétanos, et que d'ailleurs on les donne concurremment avec les calmans généraux dont nous allons parler. Quant au second précepte, les rémittences de la

douleur locale produisent également sa délitescence, et une alternative d'action et de réaction ; détruire la douleur locale dans ce cas, c'est prévenir cette délitescence, et réduire la maladie à l'un de ses élémens, l'irritation du centre nerveux.

2°. *La deuxième indication consiste à agir sur le siége de la myotilité*, et à modérer sa réaction désordonnée. On a proposé pour cela divers moyens. Les uns, à l'exemple d'*Hippocrate*, emploient les bains froids ; mais le père de la médecine exigeoit, aph. 21., sect. 5e. que ce fût dans l'été, que le sujet fût jeune, charnu et sans distension ou ulcération. Le bain froid agit en donnant une fièvre artificielle, la sueur qui termine cette fièvre est critique. La sueur est une des voies de solution les plus généralement employées par la nature pour la guérison du tétanos, et si quelques malades sont sans succès couverts de sueurs jusqu'à la mort, c'est que la cause excitante, la lésion organique n'est point détruite ; encore ces sueurs symptômatiques sont visqueuses et partielles, elles ne sont pas vaporeuses, chaudes, abondantes, universelles. C'est d'après l'observation des effets avantageux de la sueur, qu'on a vanté les sudorifiques ; cette méthode imitative de traitement a été adoptée par plusieurs praticiens recommandables ; Fournier a sur-tout réuni un grand nombre de faits qui constatent ses succès dans les tétanos traumatiques. L'ammoniaque liquide ou l'acétate d'ammoniaque agissent ici comme les bains froids, en procurant une fièvre artificielle, peut-être même en expulsant, par la diaphorèse qui termine cette fièvre, des miasmes irritans introduits dans l'économie. Les bains chauds sont préférables aux bains froids, parce qu'ils diminuent la rigidité des muscles, relâchent la peau, et la disposent à la sueur ; mais il faut les réitérer souvent et y laisser long-temps le malade. L'opium a été vanté ; et s'il est éloigné d'être, comme on l'a prétendu, un spécifique du tétanos, comme le quinquina des fièvres intermittentes, il n'en mérite pas moins la première place dans la thérapeutique de cette maladie ; s'il

n'est que palliatif quand la cause n'est pas détruite, il suffit pour opérer la guérison radicale, quand cette cause est une affection nerveuse ou une passion de l'ame. L'association de l'opium au musc, à l'assa fœtida, au castoreum, assure le succès, dans les tétanos qui succèdent à l'hystérie ; mais ces derniers remèdes, quoique préconisés, quoiqu'étayés de quelques guérisons, employés isolément, ne valent pas l'opium, et peuvent cependant, dans un grand nombre de cas, être prescrits comme adjuvans. Il y a sur le mode d'administration de l'opium deux considérations importantes à rappeler : la première, que sa solution aqueuse est moins irritante que sa teinture alcoolique ; la seconde, que son emploi à l'intérieur n'agit qu'à très-haute dose, et qu'alors il augmente la congestion sanguine de l'encéphale et la constipation ; si cette constipation étoit la cause du tétanos, on sent qu'il aggraveroit la maladie. Il est donc préférable de le donner à l'extérieur, on fomente avec sa solution aqueuse les membres roidis, et la région dorsale sur-tout ; on mêle à cette solution la décoction de morelle et de jusquiame ; on ajoute ce mélange à l'eau des bains. Le docteur *Stutz*, médecin à *Gmund*, en *Souabe*, a guéri plusieurs tétanos par des bains tenant en dissolution du carbonate de potasse ; ce remède a paru agir en procurant la sueur.

Je termine là mes considérations sur le tétanos. Je n'ai rien dit des cas où cette maladie est produite par une altération de la vitalité des fluides, par des poisons introduits dans la circulation, parce qu'il me paroît impossible d'isoler autrement que par la pensée le contenu du contenant parce que les artères sont toutes entourées de plexus nerveux, et qu'il est douteux que l'action de ces poisons sur le centre nerveux s'exerce plutôt par une métaptose d'humeur que d'irritation. On a publié depuis quelques jours de savantes recherches sur les moyens de donner le tétanos. J'espère qu'on en publiera incessamment de nouvelles sur les moyens de le guérir.